



HAL
open science

Ajaccio. Le groupe épiscopal

Daniel Istria, Emilie Tomas

► **To cite this version:**

| Daniel Istria, Emilie Tomas. Ajaccio. Le groupe épiscopal. 2014. halshs-03913489

HAL Id: halshs-03913489

<https://shs.hal.science/halshs-03913489>

Submitted on 7 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARAC



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE



1 Ajaccio, le groupe épiscopal

Les fouilles archéologiques préventives de l'Espace Alban
La villa, la cathédrale, le baptistère et le cimetière

ORMA
LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE

Ajaccio,
le groupe épiscopal

AUTEURS

Daniel Istria, Chargé de recherche, Laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée, UMR7298, CNRS Aix-Marseille Université.

Franck Leandri, Conservateur Régional de l'Archéologie, DRAC de Corse.

Hervé Alfonsi, Archéologue sous-marin, Commission régionale corse d'archéologie sous-marine.

Laurent Casanova, Ingénieur d'étude, Service Régional de l'Archéologie, DRAC de Corse.

François Michel, Chercheur associé, Institut *Ausonius* de l'Université Bordeaux Montaigne.

Alain Gauthier, Professeur agrégé de géologie.

Anne-Gaëlle Corbara, Doctorante, Laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée, UMR7298, CNRS Aix-Marseille Université.

ORMA
LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE



Ajaccio,
le groupe épiscopal

Les fouilles archéologiques préventives de l'Espace Alban
La villa, la cathédrale, le baptistère et le cimetière

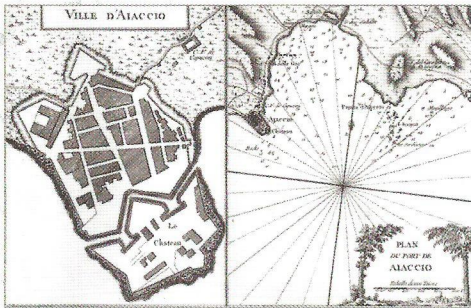
Directeurs de collection
Daniel Istria et Emilie Tomas

Secrétaire de rédaction
Simon Pierre Mattei

Crédits photographiques : Archivio di stato di Genova : Autorizzazione n. 40/13.
Conception/maquette/medianti.

ÉDITO

Daniel Iстриa



Depuis les années 1980, l'archéologie s'est largement démocratisée. Nous sommes tous aujourd'hui conscients de la nécessité d'étudier, de conserver et de valoriser les vestiges de notre passé, les traces matérielles laissées par les hommes depuis leur apparition jusqu'aux périodes les plus récentes.

Soucieux de ce patrimoine universel et attentifs à l'utilisation des fonds publics qui font vivre la recherche, nous sommes légitimement en attente d'informations toujours plus nombreuses et plus précises. La large diffusion des informations résultant des recherches archéologiques est donc devenue un impératif, un devoir pour la communauté scientifique.

Partager ce savoir avec le plus grand nombre, c'est justement ce qui a motivé la publication d'une nouvelle collection entièrement consacrée à l'archéologie de la Corse.

Son objectif est de présenter des sites archéologiques ayant fait récemment l'objet de recherches approfondies.

La ligne éditoriale est guidée par un désir de proposer un discours de haut niveau scientifique, clair, précis et didactique, adapté à tous les lecteurs, sur un support de belle qualité, facilement consultable, dont le coût maîtrisé grâce à l'aide de nombreux partenaires le rend accessible à tous. Un moyen efficace et agréable de diffuser la connaissance et de porter un regard nouveau sur notre histoire. ■

PRÉFACE

Franck Leandri

Cet ouvrage est une invitation à la découverte des reliquats du site antique et du groupe épiscopal paléochrétien et médiéval de *San Ghjuvanni*.

La fouille préventive réalisée par une équipe de l'INRAP dirigée par Daniel Istria entre le 14 mars et le 10 juin 2005 contribue au renouvellement des connaissances sur les origines de la Corse chrétienne.

L'aménagement du territoire ces cinquante dernières années a entraîné incontestablement la destruction massive de vestiges archéologiques contenus dans le sous-sol. Progressivement un dispositif de sauvetage de ces gisements a été établi dans le cadre de fouilles et d'études avant destruction. La mise en place d'un cadre législatif en 2001 a permis de concilier les exigences scientifiques de la recherche historique avec les impératifs économiques. L'archéologie préventive est née de ce dispositif qui s'est professionnalisé et amélioré d'année en année.

L'essor de cette discipline a contribué à renouveler sensiblement la connaissance de notre passé depuis l'origine de l'homme aux chantiers de la Grande Guerre. Ce sont désormais plusieurs milliers d'hectares qui sont investis chaque année par les archéologues à l'aide de méthodes d'investigations spécifiques et adaptées au contexte d'intervention : depuis la pelle mécanique jusqu'à l'emblématique truelle de précision. Des pans entiers de notre histoire ont été mis au jour grâce notamment à l'implication de chercheurs dans des domaines variés des sciences humaines et des sciences de la Terre.

En Corse, la première opération d'archéologie préventive a été menée en 1994 par l'AFAN (Association pour les fouilles archéologiques nationales) dans le cadre de l'aménagement du musée de la Corse. Il aura fallu au préalable convaincre non sans mal les aménageurs du bien-fondé de cette démarche. L'activité s'est depuis progressivement accentuée, une trentaine d'opérations préventives sont menées annuellement dans l'île. L'archéologie préventive, garante de la conservation des traces du passé de l'île, essaie désormais d'être en harmonie avec l'aménagement du territoire. Des opérations sont réalisées en milieu urbain et dans des secteurs où les anciens terroirs disparaissent progressivement.

Dans ce contexte, la carte archéologique réalisée en Corse par l'État avec le concours de la Collectivité territoriale, constitue le premier maillon de la prescription.

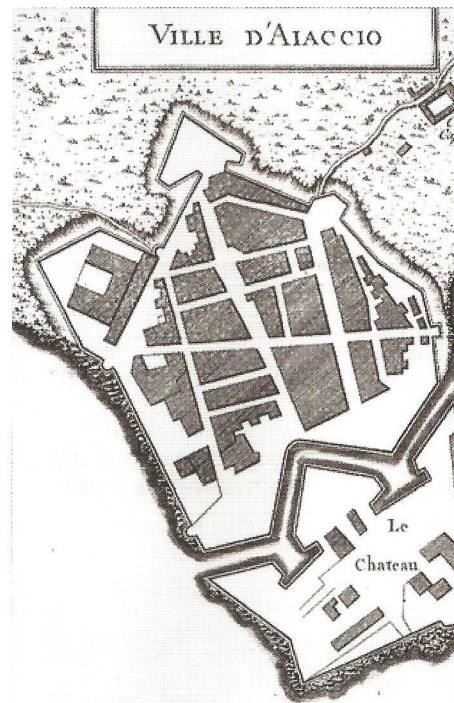
Elle permet d'établir des cartes "prédictives" soumises aux dispositions du code du patrimoine et de développer des thèmes de recherches aux échelles et thématiques multiples. Cette base de données s'enrichit tous les ans du résultat des études, prospections, diagnostics et fouilles.

Dans le cadre de la réalisation de cette cartographie, le "zonage archéologique" d'Ajaccio a été finalisé en février 2004. L'îlot urbain de Saint-Jean a été désigné comme le secteur de plus forte sensibilité archéologique de la ville. La présence d'éléments archéologiques antique et médiéval y avait été relatée par différents auteurs. En 1938, deux sarcophages de marbre dont celui du "Bon Pasteur" avaient notamment été mis au jour à proximité de la scierie Manganelli.

Cette prise en compte de l'archéologie dans les documents d'urbanisme de la ville d'Ajaccio a entraîné une prise de conscience dans le cadre d'un projet de construction d'immeuble au cœur de cet îlot urbain. La mise en œuvre d'un diagnostic archéologique, anticipé en avril 2004, positif sur une partie du terrain, puis d'une fouille préventive a entraîné la découverte du baptistère de la première cathédrale d'Ajaccio, tous les deux enfouis depuis environ 14 siècles.

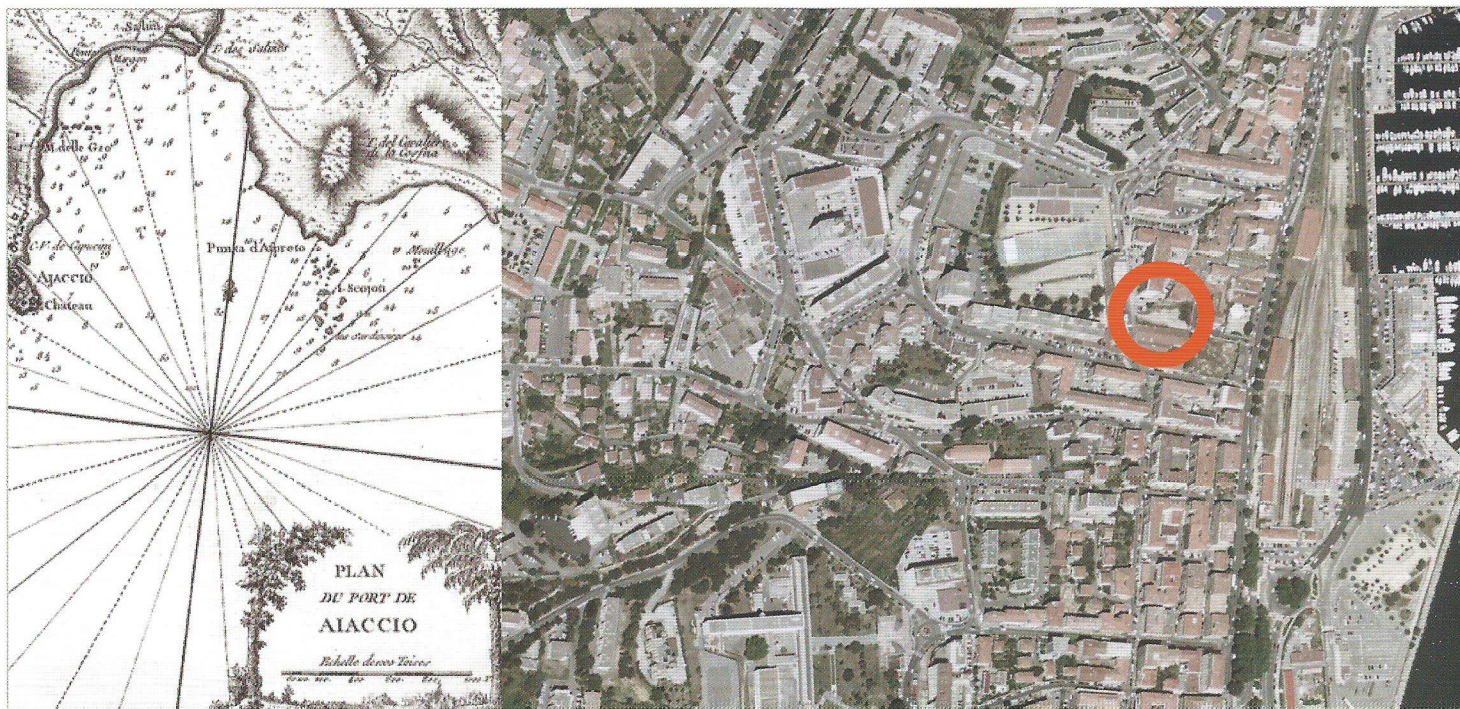
Compte tenu de l'intérêt exceptionnel de cette découverte, le site a fait l'objet d'une procédure de classement au titre des monuments historiques prononcée en février 2013. Les vestiges ont été conservés *in situ*. Une structure muséographique de type *antiquarium* conservant et valorisant ce patrimoine est en cours de construction grâce à l'aide financière de l'aménageur, cas d'exception qu'il convient de souligner.

Ainsi, depuis la mise en œuvre du diagnostic archéologique en avril 2004 jusqu'à la signature de l'arrêté de classement au titre des monuments historiques du site de *San Ghjuvanni*, la chronologie des interventions illustre un projet réussi, mené dans l'intérêt général pour la connaissance du passé et la conservation du patrimoine d'Ajaccio ■



▲ PLAN du château et de la ville d'Ajaccio.
Carte du golfe d'Ajaccio (J.-N. Bellin,
Atlas de l'Isle de Corse, 1769).





▲ VUE AÉRIENNE du quartier Saint-Jean et du port de l'Amirauté. Le cercle rouge indique l'emplacement de la parcelle objet de la fouille préventive en 2005.
 Photo : Ph. Bour.



Le 16 avril 1492, l'Office de Saint-Georges fonde au lieu-dit Punta della Licia, sur la côte sud-ouest de la Corse, une place forte qui prend le nom de l'ancien évêché : **Ajaccio**.

La première fortification est érigée sur les dessins de l'architecte Cristoforo de Gandino et sous la direction du surintendant à la construction, Domenico de Negrone. C'est autour de ce *castello* – ce château – que s'implantent rapidement les premiers colons ligures.

Vers 1550, pourtant, le bourg protégé par un rempart bastionné ne compte pas plus d'une centaine d'habitants.

Son plan est en grande partie redessiné en 1564 par l'architecte Giacomo Palearo de Morcotte, dit *le Fratino* : quadrillé et inscrit dans un pentagone, il conditionne le développement de la ville et fixe de manière décisive son organisation.

Dès ce moment, un faubourg se développe à proximité du mouillage de la citadelle, le long de la route qui longe le rivage et conduit vers le nord-est. Mais le développement urbain dans ce secteur ne se fera que très tardivement, et à l'aube de l'ère industrielle la colline Saint-Jean n'est encore qu'un espace bucolique aux portes de la ville. Ici, au cœur des vignes, des pâturages et de quelques jardins, s'élève depuis le début du XIX^e siècle et à l'emplacement précis de l'ancienne cathédrale San Giovanni et Sant'Eufraasiu (Saint-Jean et Saint-Euphrase), désormais réduite à l'état de ruine, un majestueux tombeau octogonal en marbre blanc et noir. Érigé par la famille Pugliesi, ce monument funéraire somptueux est le dernier témoin d'une très longue tradition funéraire, vieille de plus de 1500 ans.

Dominant la baie, il s'impose au passant et au navigateur qui vient accoster à quelque 200 mètres de là sur le rivage de l'anse des Cannes, alors considérée comme le véritable port d'Ajaccio. En 1913 une usine est construite à quelques mètres seulement au sud du tombeau. Cette première tentative d'industrialisation dans le sud de la Corse, destinée à la transformation du tabac, marque, quelque temps après l'inauguration de la gare ferroviaire (1888), le début d'une lente urbanisation du quartier Saint-Jean qui a entraîné, année après année, la destruction partielle de ces précieux témoins du lointain passé d'Ajaccio ■

Les traces de ce passé n'ont pas été totalement effacées.

L'archéologie a permis de les retrouver et de les analyser pour finalement nous restituer un pan, certes incomplet mais néanmoins significatif, de cette histoire que la mémoire collective n'avait pas totalement oubliée.

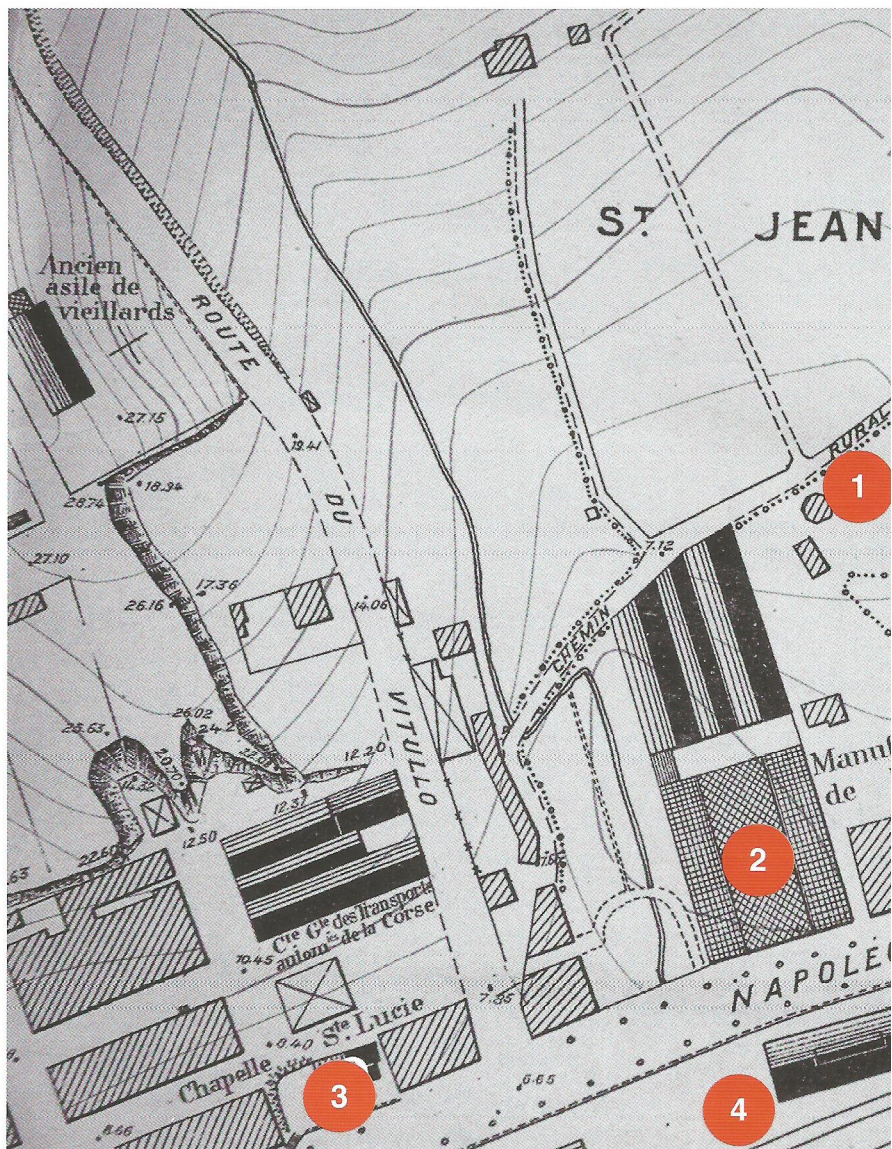
1. HISTORIQUE DES RECHERCHES ET DES DÉCOUVERTES

Daniel Istria

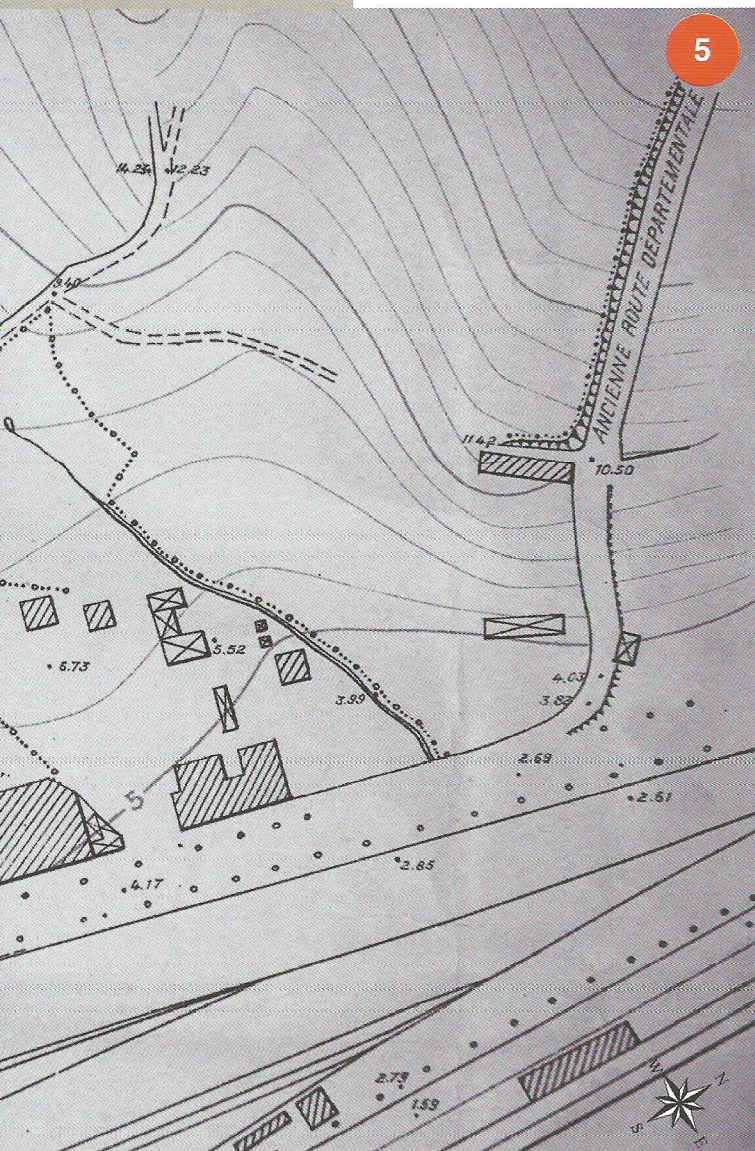
De "l'invention" d'un site archéologique
à son exploration archéologique

Extrait du PLAN DANGER, 1932.
(Archives départementales
de la Corse-du-Sud, 1Fi 7/2).

- 1 : Tombeau Pugliesi.
- 2 : Manufacture de tabac Alban.
- 3 : Chapelle Sainte-Lucie.
- 4 : Gare ferrovière.
- 5 : Castelvechio.



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE . 1. Ajaccio, le groupe épiscopal



C'est vers le milieu du XVIII^e siècle que les premières recherches "archéologiques" sont entreprises à Ajaccio.

L'attention des érudits et des antiquaires se concentre alors sur la colline Saint-Jean dont la mise en valeur agricole avait permis la découverte fortuite de quelques vestiges.

On y signale la présence de "tombeaux sarrasins" mis au jour le long de la route de Bastia –actuel cours Napoléon– et de "médailles qui paraissent fort antiques".

En 1740, les premiers coups de pioche sont donnés à l'initiative de Jean-François Goury de Champgrand qui s'affairait alors à la rédaction d'une *Histoire de l'Isle de Corse* publiée en 1749.

Mais les visiteurs tels que le libelliste lorrain François-Antoine Chevrier et un peu plus tard l'ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées François Robiquet, ou encore l'inspecteur général des monuments historiques Prosper Mérimée, se font simplement et le plus souvent l'écho de découvertes anciennes.

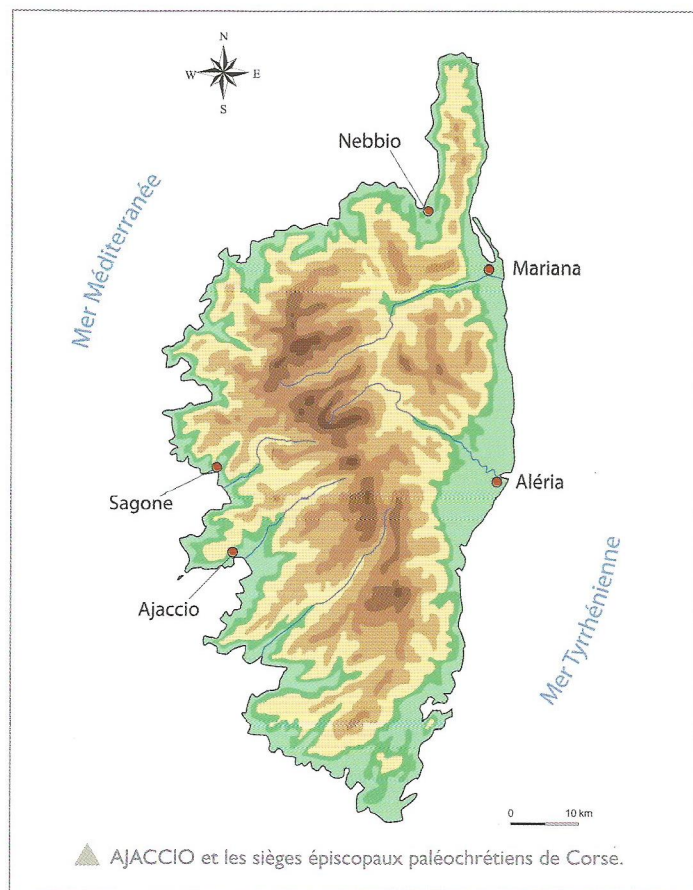
Exaltés par cette île encore si pittoresque, ces explorateurs en mal d'exotisme et d'antiquités se laissent toutefois emporter dans des descriptions subjectives et impressionnistes. Le plus souvent les signalements se limitent d'ailleurs à énumérer les vestiges ou les objets remarquables mis au jour lors des travaux agricoles sans préciser leur lieu de découverte ou encore de conservation.

Monnaies, urnes et vases mentionnés dans ces précieux écrits ont ainsi été dispersés et finalement perdus sans même qu'une reproduction nous soit parvenue.

En 1787 on signale ainsi "qu'un paysan travaillant à une vigne (...) découvrit une voûte dans laquelle il y avait une colonne de 2,5 pieds de circonférence [soit 81cm] et 3,5 pieds de hauteur [soit 1,14m]. À côté de cette colonne, il y avait des urnes en terre cuite approchant de la nature de la brique et couvertes d'une pierre plate et quelques ossements humains qui font conjecturer que ces urnes servaient à renfermer des corps".

Cinquante ans plus tard François Robiquet rapporte à son tour la découverte dans les vignes de Saint-Jean de monnaies romaines et d'anciennes sépultures ou encore des jarres en terre cuite contenant la tête d'un enfant, des cendres et deux franges en argent et en or.

Mais la découverte la plus spectaculaire est réalisée le 2 juillet 1938. Alors que des ouvriers creusent une fosse à proximité de la scierie Manganelli récemment construite, deux sarcophages sont mis au jour. L'un d'eux, richement décoré, est immédiatement baptisé sarcophage du Bon Pasteur en raison de la représentation d'un personnage portant un agneau sur ses épaules.

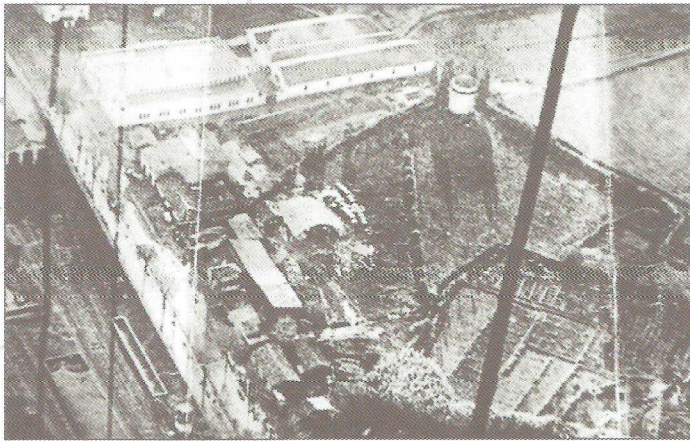




◀ LES DÉCOUVERTES de 1938.

Le sarcophage du "Bon pasteur" est au second plan. Au centre du cliché on remarque un second sarcophage, non décoré, disparu aujourd'hui. Coll. privée Jean Jehasse.

↓ VUE AÉRIENNE du quartier Saint-Jean. 1920. Les grands bâtiments sont ceux de la manufacture de tabac Alban. On peut voir sur la droite le tombeau octogonal de la famille Pugliesi. Les parcelles voisines sont encore utilisées à des fins agricoles.



Cette découverte inattendue conduit Geneviève Moracchini-Mazel à entreprendre des sondages en 1963, dans l'espoir de retrouver les églises paléochrétienne et médiévale qui ont donné son nom au quartier et que les textes anciens, notamment une lettre du pape Grégoire le Grand datée de 601, laissaient présager. Simultanément, Jean Jehasse entreprend des recherches, également très ponctuelles, à proximité de la gare ferroviaire. L'objectif était ici de mettre au jour les vestiges de l'antique agglomération et éventuellement des aménagements portuaires qui pourraient se trouver dans ce secteur proche du littoral. Les résultats ne sont pas très significatifs, bien que des gisements sous-marins témoignent d'une fréquentation durant toute l'Antiquité de l'anse des Cannes (port de l'Amirauté) alors que des fragments de céramique romaine ont aussi été découverts plus au large, à l'entrée de l'anse de la citadelle. L'absence de véritable programme de recherche ne motive pas la poursuite de ces investigations.

Ce n'est qu'en 1986 et à la faveur d'un projet immobilier qu'une prospection électromagnétique est réalisée à l'intérieur de l'ancienne manufacture de tabac Alban (parcelle 364), afin de localiser les éventuels vestiges et de préciser, le cas échéant, dans quelles conditions un contrôle archéologique pourrait être effectué afin d'éviter leur destruction lors des futurs travaux de construction.



▲ PLAN cadastral du quartier Saint-Jean avec localisation des secteurs ayant fait l'objet de recherches archéologiques.



Les résultats sont négatifs et ceux des sondages étendus effectués quatre ans plus tard par Paul Agostini viennent confirmer l'absence totale de vestiges dans ce secteur.

Néanmoins, des diagnostics archéologiques sont prescrits entre 2004 et 2008 par le Service régional de l'archéologie sur des parcelles voisines (101 et 104), elles aussi potentiellement menacées par des programmes d'aménagement.

Simultanément, une opération d'évaluation du même type est réalisée par Pierre Comiti (Inrap) sur la parcelle 102 à la demande du propriétaire-aménageur, préalablement à la construction d'un immeuble d'habitation et d'un parking souterrain.

Cette fois, les résultats sont positifs et compte tenu de la nature et de l'étendue des vestiges découverts, les services de l'État imposent la réalisation d'une fouille préventive réalisée durant le printemps 2005 sous la direction de Daniel Istria (Inrap).

◀ LA PARCELLE 102
à la fin de la fouille
préventive réalisée
en 2005.

Les diagnostics archéologiques, destinés à évaluer la nature, l'état de conservation ainsi que l'intérêt scientifique des vestiges archéologiques enfouis et potentiellement menacés par les projets d'aménagement, ont porté sur environ 215 m².

Les dizaines de tranchées réalisées à la pelle-mécanique et approfondies en général jusqu'au substrat rocheux, ont révélé des informations nouvelles d'un grand intérêt pour la connaissance de l'environnement du site archéologique proprement dit.

Quant à la fouille préventive, elle a mobilisé cinq archéologues durant trois mois.

Une surface de 850 m² a été explorée jusqu'au substrat vierge bien que des vestiges bâtis aient été conservés *in situ* en raison de leur intérêt patrimonial. La post-fouille durant laquelle les informations et les mobiliers collectés ont été étudiés, s'est déroulée durant une année au dépôt de fouilles du service archéologique de la ville de Marseille ainsi qu'au musée archéologique de Sartène où l'ensemble de la collection a finalement été déposé.

Ces recherches ont été, au fil des années, complétées par des surveillances de travaux sur tout le flanc oriental de la colline Saint-Jean ■





...EN BREF ■

Les premières recherches archéologiques dans le secteur de la colline Saint-Jean sont entreprises dès le milieu du XVIII^e siècle. Après de nombreuses découvertes fortuites liées à des travaux agricoles et de terrassement, ainsi que quelques sondages archéologiques très ponctuels au début des années 1960, ce n'est qu'en 2005 qu'une fouille préventive est réalisée par l'Inrap en amont d'un important projet de construction comprenant un parking souterrain et un immeuble d'habitation.

LA PARCELLE 102
durant la fouille préventive
de 2005..

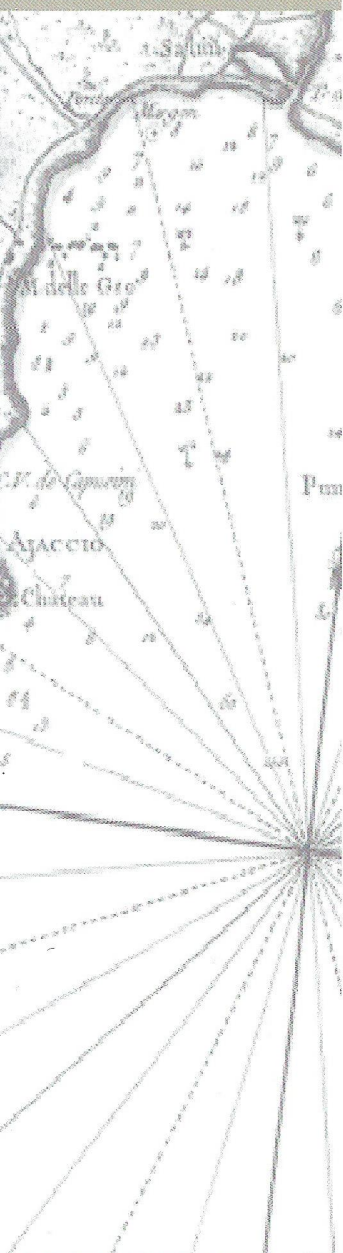
2. LE CONTEXTE GÉOMORPHOLOGIQUE

Alain Gauthier

Évolution géomorphologique récente

TOPOGRAPHIE ET FLUCTUATIONS DU NIVEAU MARIN

Après les fortes régressions marines qui ont marqué les épisodes glaciaires et dont la dernière date d'une vingtaine de milliers d'années, avec un niveau marin à -120 m environ, la mer est remontée assez rapidement pour se stabiliser il y a 3 000 ans de telle sorte qu'au début de l'ère chrétienne, son niveau était voisin à quelques décimètres près de l'actuel. Niveau de la mer quasi identique ne signifie pas forcément trait de côte similaire. On verra ci-après que plusieurs aménagements, liés à des interventions humaines depuis le XIX^e siècle, se sont traduits par une migration du rivage vers l'est. *A contrario*, on peut penser qu'avant ces interventions la topographie du fond du golfe a peu changé au cours des deux derniers millénaires. Les cartes imprécises, et à petite échelle, des XVI^e et XVII^e siècles, mais surtout le plan terrier de la fin du XVIII^e donnent probablement, à l'urbanisation près, une image assez précise du secteur compris entre la citadelle et le Ricanto. Côté mer, le fond du golfe montre que l'isobathe -10 m est assez proche de la côte actuelle et les ruisseaux côtiers ne paraissent pas, lors des régressions, avoir mis en place d'anciennes vallées aujourd'hui immergées. Il est vrai que les aménagements portuaires ont profondément perturbé la bathymétrie du fond du golfe.

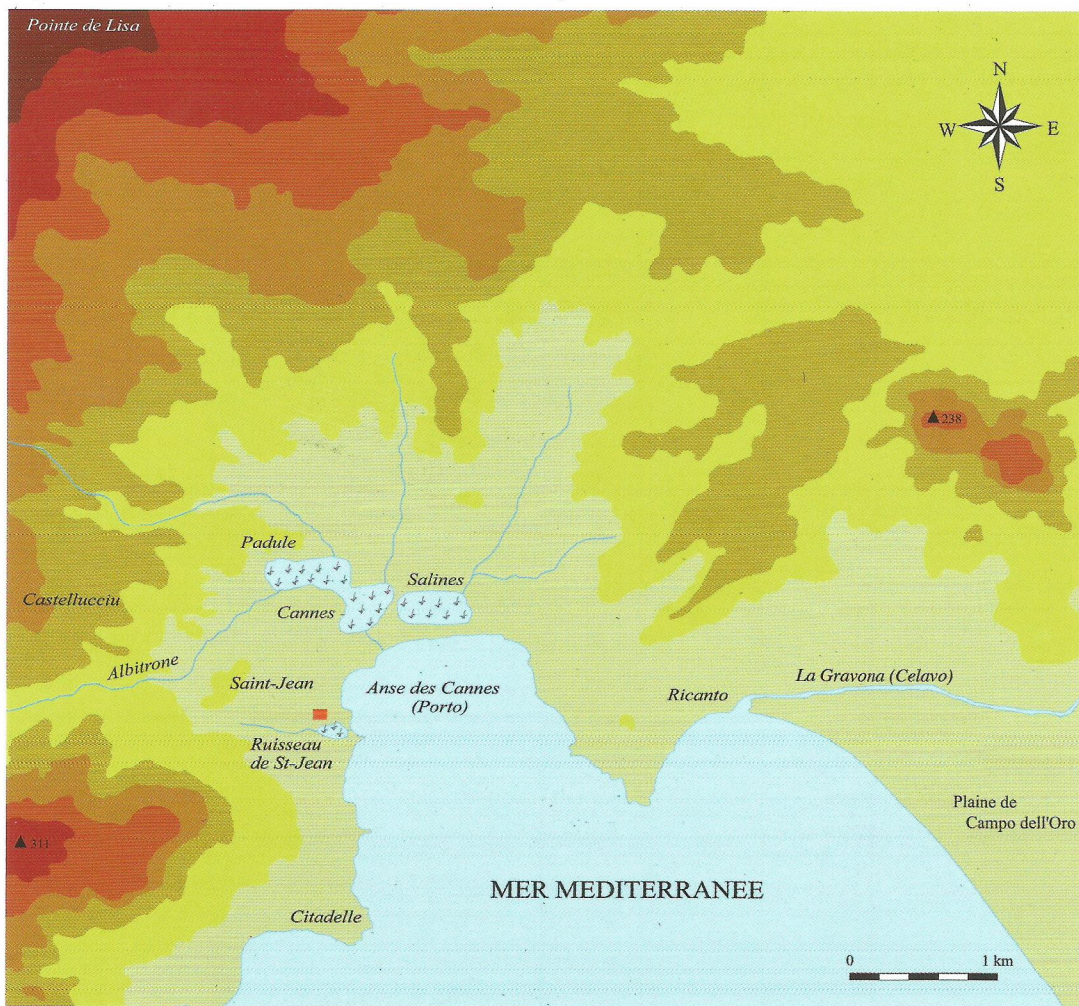


...
 la topographie du fond du golfe
 a peu changé au cours
 des deux derniers millénaires
 ...

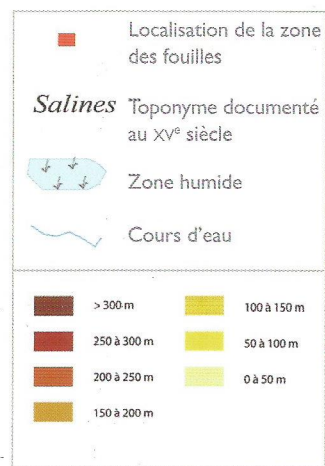
RELIEFS ET HYDROGRAPHIE

Le fond du golfe d'Ajaccio, à la forme presque parfaite de fer à cheval, est limité côté terre par une succession de modestes collines disposées en arc de cercle et culminant entre 100 et 250 m. Cet ensemble de petits reliefs est constitué pour l'essentiel de granites à assez gros grains, à tendance porphyroïde*, appartenant à la série magnésio-potassique*. Il s'agit de roches facilement altérables donnant naissance à des reliefs assez mous. Les collines sont elles-mêmes dominées à l'ouest par le massif des pointes Lisa et Pozzo di Borgo et au nord par la Punta Mora. Les granites plus résistants (Punta Lisa par exemple) sont à grains plus fins et souvent plus pauvres en matériaux ferromagnésiens*.

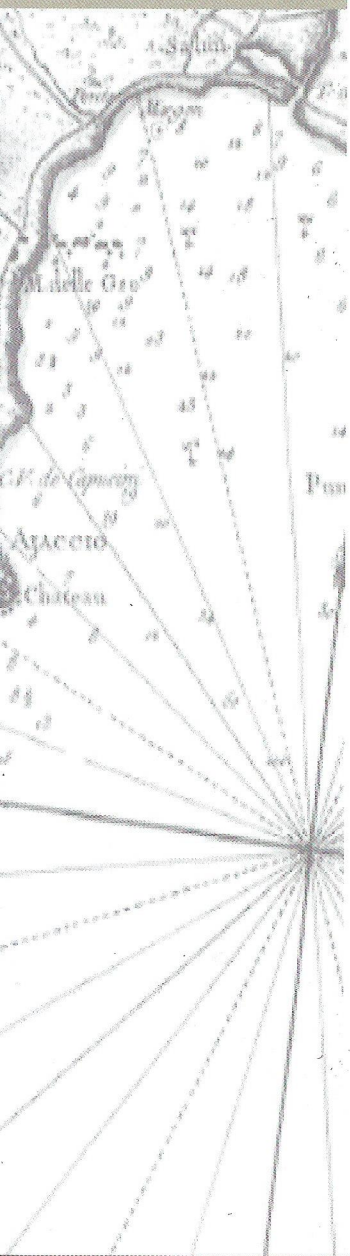
Ces derniers reliefs sont suffisamment élevés pour être bien arrosés et pour donner naissance à de nombreuses sources qui ont alimenté un temps la ville d'Ajaccio. Ils sont également drainés par un certain nombre de petits ruisseaux côtiers qui rejoignent le fond du golfe. Le plus important d'entre eux, le ruisseau de l'Albitrone, au cours grossièrement ouest-est, occupe l'emplacement d'une faille qui sépare le massif de granite leucocrate* du Salaro du granite porphyroïde de Castelluccio.



TOPOGRAPHIE d'Ajaccio.
DAO D. Iстриa.



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE. 1. Ajaccio, le groupe épiscopal



Après avoir contourné par le nord-est le relief du quartier Saint-Jean, l'Albitrone rejoint la plaine alluviale des Cannes. Il y reçoit en rive gauche un modeste cours d'eau intermittent qui draine le secteur situé au sud du col de Prunu et le ruisseau des Cannes. Il est aujourd'hui canalisé et recouvert dans sa partie terminale. Il était probablement avant l'extension de la ville un cours d'eau important pour l'approvisionnement en eau de la région. Les ruisseaux des Cannes et des Salines ont rappelé en mai 2008 aux Ajacciens que leurs crues pouvaient provoquer d'importants dégâts.

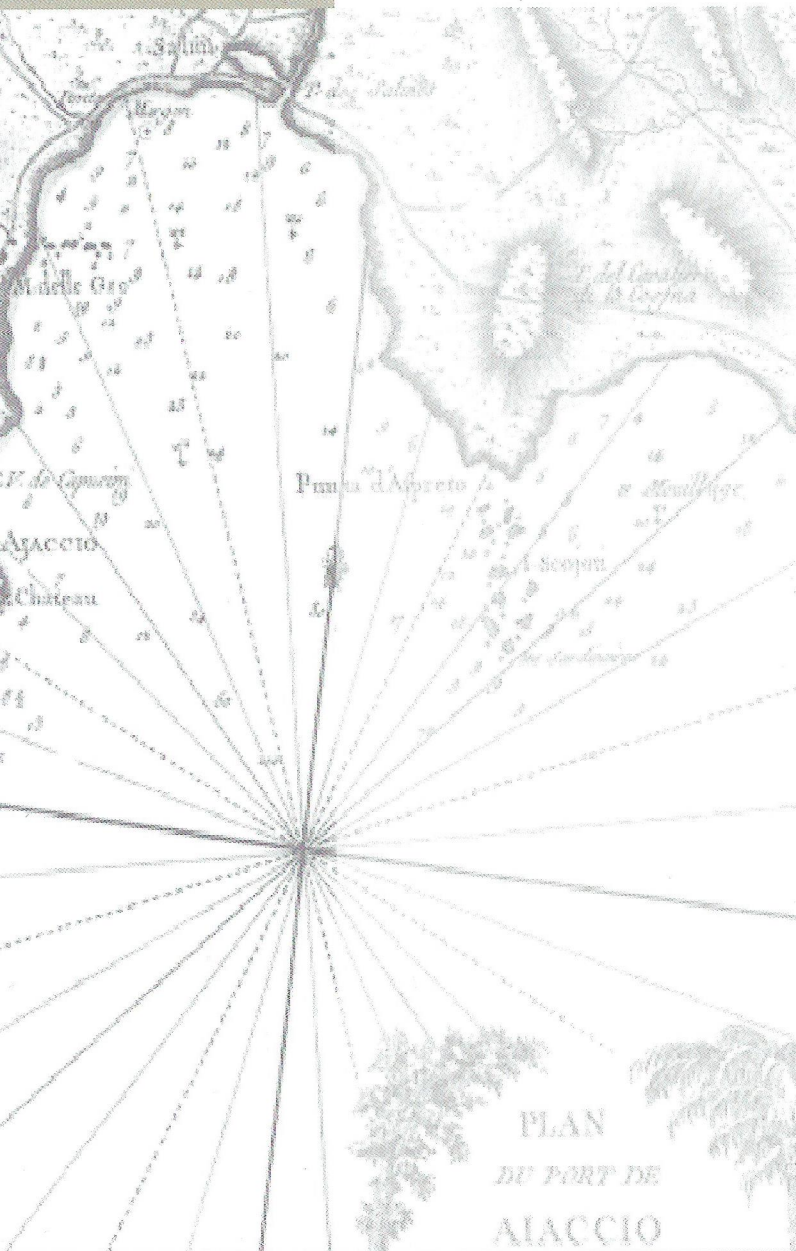
Un très modeste ruisseau qui drainait le flanc sud de la colline Saint-Jean n'est plus visible aujourd'hui. Il a été canalisé et recouvert au début du xx^e siècle lors de la construction de la manufacture de tabac Alban. Compte tenu de sa longueur et de la surface de son bassin versant, il était probablement de débit très faible et intermittent.

INFORMATIONS FOURNIES PAR LES SÉDIMENTS OCCUPANT LE PALÉOTHALWEG DU RUISSEAU DE LA COLLINE SAINT-JEAN

Les fouilles archéologiques ont montré que le paléothalweg situé au droit de l'établissement antique, était rempli par des sédiments se poursuivant jusqu'à une profondeur de 7 mètres au dessous du niveau de la mer; témoignant du creusement d'un ravin lors d'un épisode régressif.

Ce phénomène s'est donc produit bien avant l'occupation historique du site et probablement il y a plus de 5000 ans. Le début du remplissage de ce ravin par des colluvions est postérieur au creusement sans autre datation possible. Par contre, les dépôts fins qui recouvrent les colluvions semblent indiquer que l'on se trouve dans une zone lacustre, donc isolée du rivage, peut-être par un cordon littoral. Cette zone lacustre, compte tenu de la faible importance du ravin ne pouvait être que de petites dimensions (environ 5000 m²).

Enfin une dernière couche de colluvions recouvre le tout. Elle indique que la zone est alors hors eau. La présence de rejets domestiques attribuables aux VI^e et VII^e siècles de notre ère permet



de dater cette dernière unité sédimentologique et d'indiquer par la même que la zone marécageuse antérieure a disparu probablement à la suite de son comblement volontaire.

LE TRAIT DE CÔTE AVANT SON ARTIFICIALISATION

L'observation du plan Terrier dressé à une échelle voisine du 1/10000^e à la fin du XVIII^e siècle, permet de constater que le rivage était rocheux et encombré d'écueils entre la citadelle et la chapelle Sainte-Lucie et sableux ensuite. On peut penser qu'un cordon sableux, peut-être de type dunaire, existait en haut de plage. Si l'on considère que la rupture de pente marquée aujourd'hui par le mur qui borde le cours Napoléon dominait une plage de sable comme le suggère les cartes du XVI^e au XVIII^e siècle, on a ici une première indication de la largeur de la terre gagnée sur la mer au XIX^e siècle, soit entre 150 et 200 mètres.

LE FOND DU GOLFE AVANT L'ASSÈCHEMENT DES TROIS ZONES MARÉCAGEUSES

Le fond du golfe était encore marqué à la fin du XVIII^e siècle (plan Terrier) par trois zones lacustres qui se rappellent à nous lors d'épisodes pluvieux intenses et par des noms de quartiers

évoqueurs : Padule, les Cannes et les Salines. Comme l'indiquent les témoignages d'époque, ces zones marécageuses avaient au XV^e et XVII^e siècles leur fond plus bas que le niveau de la mer. De fait, il n'a pas été possible de les drainer complètement en construisant des canaux et il a donc fallu les combler partiellement pour les faire disparaître.

La profondeur du substratum n'est pas connue partout, mais en certains points elle peut être de plusieurs mètres au-dessous du niveau actuel de la mer. Les basses vallées des divers ruisseaux ayant été creusées de la même façon et à la même époque que le thalweg de la colline Saint-Jean.

Ces dépressions auraient ensuite été partiellement colmatées par des alluvions transportées par l'Albitrone et les autres cours d'eau en laissant toutefois de petites dépressions qui pouvaient encore avoir jusqu'à près d'un mètre de profondeur au XVIII^e siècle.

Isolées de la mer par un cordon littoral, on peut relier leur origine aux derniers épisodes de la remontée du niveau de la mer sans pouvoir pour autant être plus précis.

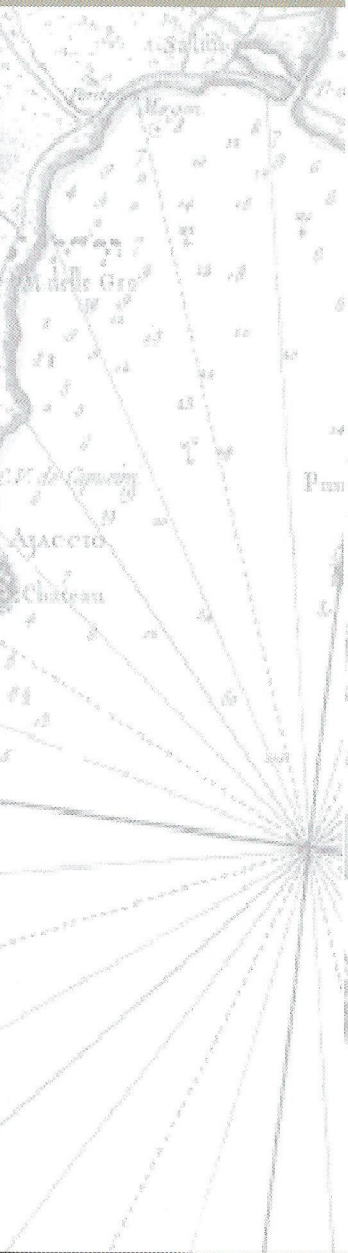
À titre d'hypothèse, on rappellera qu'entre 900 et 1300 de notre ère, s'est produit un réchauffement climatique (optimum climatique de Moyen Âge) qui a entraîné un léger relèvement provisoire du niveau marin (environ 0,6 mm/an).

LE COURS TERMINAL DE LA GRAVONA

Les cartes anciennes, à partir du XV^e siècle, montrent clairement que les cours terminaux de la Gravona et du Prunelli sont séparés et rejoignent le fond du golfe à chaque extrémité de la grande plage du Ricantu.

Cette situation perdurera au moins jusqu'au début du XX^e siècle. Toutefois, il est possible que le cours terminal de la Gravona ait subi des fluctuations périodiques à la suite des crues.

Il est en effet indiqué dans divers documents d'archives qu'à la fin du XIX^e siècle, à la faveur des crues et des embâcles, la majeure partie de l'eau de la Gravona pouvait rejoindre le bas Prunelli en utilisant un petit thalweg qui entaillait la basse vallée de Campo dell'Oro – l'étang de l'Enfer, alors que d'autres crues s'écoulaient au contraire en direction de l'ouest vers l'actuelle plage de Tahiti. Il est par ailleurs fréquent qu'à cette époque la Gravona soit représentée alors par deux bras différents, transformant la plaine de Campo dell'Oro en une sorte de delta■



...EN BREF ■

La topographie de la côte au fond du golfe d'Ajaccio était au cours du premier millénaire de notre ère probablement assez différente de l'actuelle. Le trait de côte était par endroits situé à près de 200 mètres à l'ouest du rivage actuel, alors que les secteurs des Padule, des Cannes et des Salines étaient occupés par des marécages.

De même, une petite zone lacustre existait à proximité de l'habitat antique de la colline Saint-Jean.

Elle semble se colmater à partir du VI^e-VII^e siècle de notre ère. Quant à la Gravona, elle rejoignait la Méditerranée à l'extrémité occidentale de la grande plage de Campo dell'Oro, avec un cours terminal qui paraît fluctuer.

L'histoire de la Corse, telle qu'elle était appréhendée par les érudits et les lettrés jusqu'au Siècle des Lumières, est imprégnée de nombreuses légendes, souvent confuses et contradictoires mais mêlées de faits réels que les auteurs antiques comme Hérodote ou Diodore de Sicile se sont plu à raconter.

La descendance de Corso et Sica ou les origines légendaires d'Ajaccio

Le chroniqueur insulaire Giovanni della Grossa (1388-1464) fut sans doute l'un des premiers à consacrer une partie de ses écrits à la fondation d'Ajaccio. En cette fin du Moyen Âge, l'intérêt pour ce lieu qui n'est alors pas encore une ville mais tout au plus un petit village, est lié à son statut de siège épiscopal dont dépendait le diocèse le plus étendu de l'île, même s'il n'est pas le plus riche. À cela s'ajoute une réelle valeur stratégique qui lui vaut d'être qualifié de "clé de toute l'île" et qu'explique sa position géographique mais aussi la présence d'un mouillage, souvent décrit comme un port, à la fois bien abrité et facilement accessible par la mer comme par la terre.

C'est peut-être pour donner plus d'éclat et d'importance encore à Ajaccio que Giovanni della Grossa, s'inspirant de la tradition virgilienne, associe la genèse de la ville aux récits mythologiques et héroïques méditerranéens. Il relate ainsi comment Corso, compagnon d'Enée, et son épouse Sica, nièce de la reine de Carthage Didon, arrivèrent après la guerre de Troie dans une île appelée par les marins *Île noire*. "De son nom et celui de sa femme l'île fut ainsi dénommée *Corsica*. Ils bâtirent à l'endroit même de leur accostage une ville à qui ils donnèrent le nom de leur premier fils, Aiazzo qui prit le titre de roi".

3. L'OCCUPATION ROMAINE

Daniel Istria, Hervé Alfonsi, Laurent Casanova, François Michel

Les données archéologiques

Les découvertes archéologiques sont bien plus prosaïques et nous conduisent bien loin des récits légendaires...

MONNAIES romaines
(recto verso) découvertes
durant la fouille préventive.



As de Faustine I frappé à Rome entre 141 et 160.



Antoninianus d'Aurélien frappé à Cyzique entre 269 et 275.



Antoninianus de Probus frappé à Rome entre 276 et 282.



Antoninianus de Probus frappé à Lyon entre 276 et 282.

LA PREMIÈRE INSTALLATION HUMAINE SUR LA COLLINE SAINT-JEAN

En lieu et place de la ville de Corso et Sica, les découvertes archéologiques nous donnent l'image d'une première installation humaine qui semble bien n'être qu'un modeste habitat fondé au début de notre ère. Les découvertes anciennes de **monnaies** d'Auguste (27 av.-14 ap. J.-C.) et de Caligula (37-41 ap. J.-C.), pourraient témoigner d'une occupation, ou pour le moins d'une fréquentation du secteur dès le 1^{er} siècle de notre ère. Mais aucun de ces vestiges n'a été conservé – pas même une représentation – et leur identification reste donc sujette à caution.

En revanche, la mise au jour lors des fouilles récentes de monnaies de Faustine l'Ancienne et la Jeune, frappées entre 141 et 175, de fragments d'amphores gauloises ou encore de Bétique, de céramiques communes et à paroi fine, témoigne bien d'une occupation du site au moins à partir du II^e siècle de notre ère.

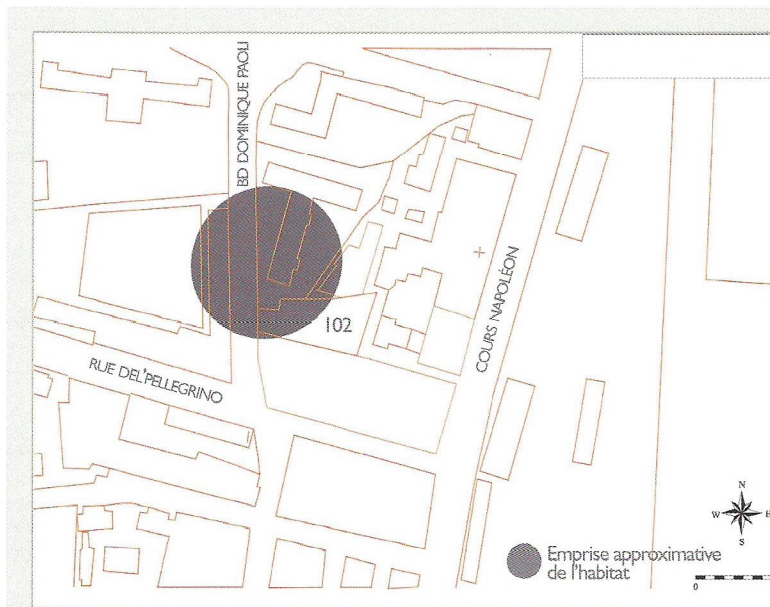
Les vestiges immobiliers sont en revanche peu nombreux et doivent tous être datés des III^e-IV^e siècles. Seules sont conservées trois petites pièces jointives dont les murs sont construits en *opus incertum*, c'est-à-dire en petits moellons de granite prélevés localement, non taillés et liés par du mortier de chaux.

Les deux premières sont des espaces quadrangulaires au sol de mortier de tuileau. Partiellement reconnues, elles se poursuivent vers l'ouest sous l'actuel boulevard Dominique-Paoli.

La seconde est une **abside** de 4,60 m d'ouverture et 3,50 m de profondeur, tournée vers le sud. Elle se prolonge vers le nord-est par un mur s'incurvant vers l'extérieur puis, assez rapidement, vers l'intérieur de manière à amorcer un nouvel arc de cercle qui devait dessiner une seconde abside dont la largeur à l'ouverture peut être estimée à 3,30 m et la profondeur à environ 1,20 m.

À l'ouest, le mur de l'abside se poursuit vers le nord de manière rectiligne avant de s'interrompre brutalement. La disparition de l'extrémité paraît être liée à l'aménagement d'une tombe durant une phase successive. La construction est à cet endroit percée d'une ouverture, large d'au moins 90 cm, dont seuls le jambage sud et le seuil sont conservés. Les investigations conduites au nord, au sud et à l'est de cette construction ont montré l'absence totale de vestiges bâtis.

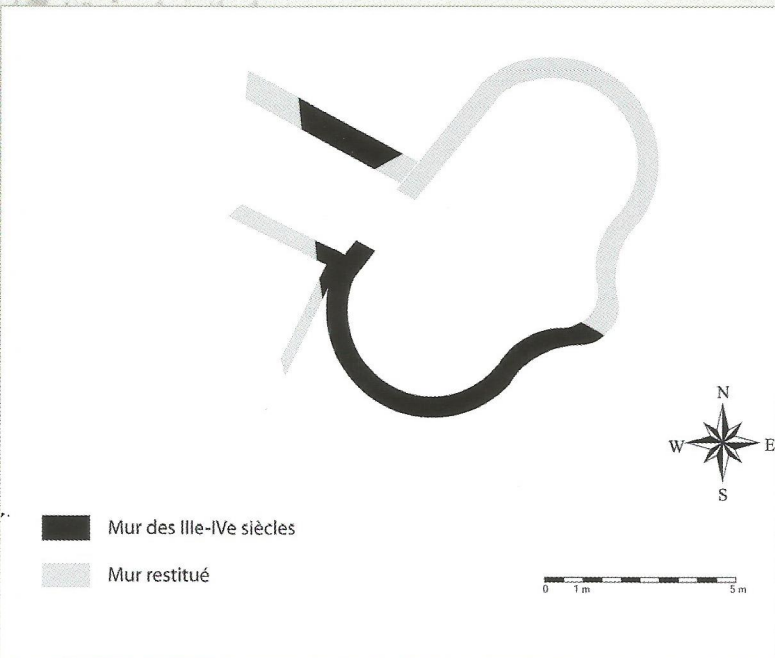
Seules deux importantes fosses dépotoirs, très riches en mobilier; notamment en céramique du III^e siècle, ont été mises au jour à une vingtaine de mètres du bâtiment. De même, aucun indice de surface n'a été rencontré dans le vaste terrain vague situé à 40 m vers l'ouest.



▲ PLAN cadastral avec localisation approximative de l'habitat antique.
DAO D. Istria.

Ces constatations permettent de circonscrire assez précisément l'habitat sur une superficie inférieure à un hectare, dans la parcelle 102 ainsi qu'au nord et à l'ouest de celle-ci.

Ce secteur, actuellement occupé par le boulevard Dominique-Paoli, correspond à un replat de mi-pente, tourné vers l'est, bordé au sud par le ruisseau de Saint-Jean, et situé à environ 200 m à l'ouest du littoral.



▲ PROPOSITION de restitution du bâtiment absidé antique (III^e-IV^e siècles).

Bâtiment absidé antique

Ce bâtiment devait, avant sa destruction partielle, dessiner un plan polylobé, à deux ou trois absides pas nécessairement disposées de manière symétrique, comme c'est le cas dans les thermes de Palazzi à Venzolasca (Haute-Corse).

Les absides, très fréquentes dans les constructions antiques, sont utilisées notamment dans les pièces de réception (*triclinia*) et les bains privés ou publics, où elles sont par exemple destinées à recevoir des baignoires et des piscines. On trouve ainsi des constructions trilobées de proportions comparables dans les *villae* de Mouneyres à Sarbazan (Landes) et dans celles de la Planchette à Alba-la-Romaine (Ardèche). Toutefois, les jonctions entre les absides forment toujours des angles, remplacées à Ajaccio par un mur curviligne, une solution bien plus contraignante qui témoigne de l'originalité et du savoir-faire du maître d'œuvre insulaire. Un procédé à peu près comparable a été adopté par les bâtisseurs du *martyrium* de Cincari (Tunisie), mais uniquement à l'extérieur ; une solution plus classique a été mise en œuvre à l'intérieur pour recevoir les retombées des voûtes en cul-de-four qui couvrent les absides.

Il est envisageable qu'à Ajaccio, des impostes* placées en haut des murs pouvaient remplir cette fonction. Dans le cas contraire, il faudrait restituer une couverture charpentée ou une fausse voûte en stuc*.

Ces constructions devaient nécessairement appartenir à un ensemble bien plus conséquent dont il ne subsiste aucune trace dans le secteur exploré. La présence de tubes de voûte, de tesselles de mosaïque en pâte de verre bleue et de fragments de marbre blanc en réemploi dans les constructions plus tardives, laisse penser qu'il existait dans ce secteur au moins un édifice d'une certaine importance.



FRAGMENTS de coupes en céramique sigillée à décor moulé.

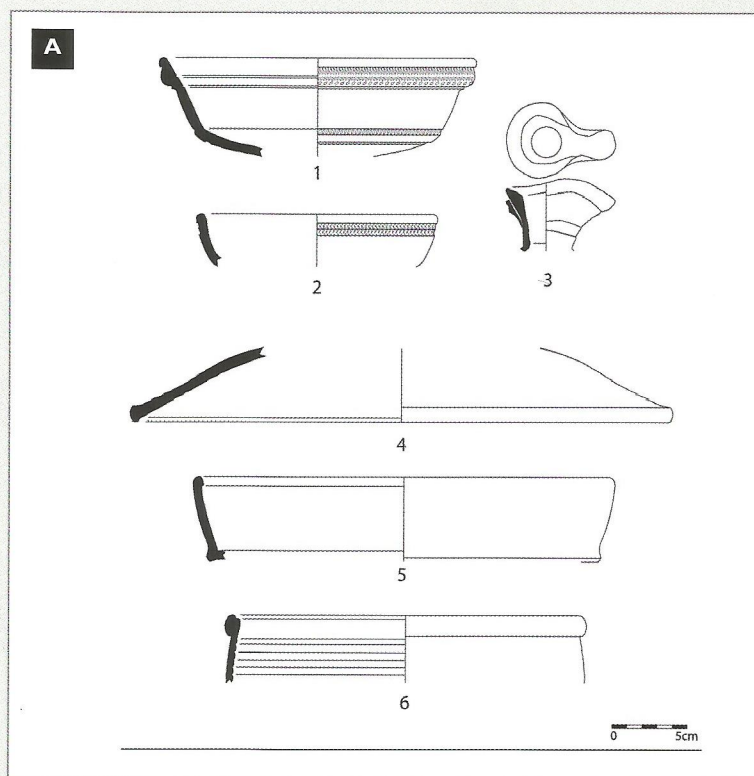
LES TÉMOINS DE LA VIE QUOTIDIENNE

La céramique

Les objets datés de la première phase d'occupation du site proviennent de plusieurs contextes, plus ou moins riches.

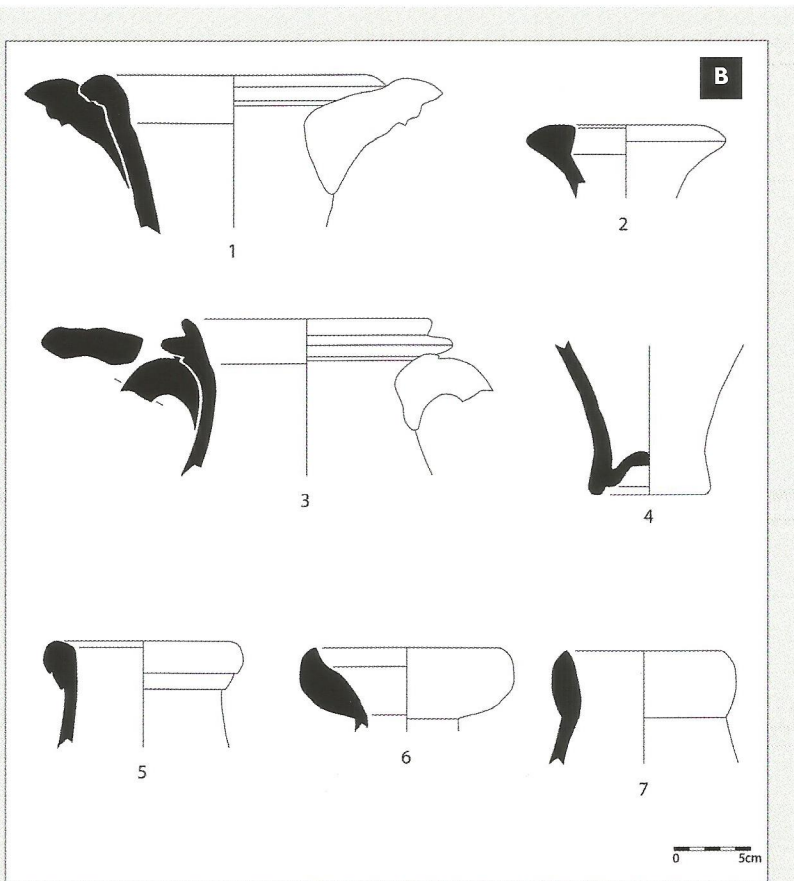
La grande majorité a été retrouvée dans deux fosses, de plus de 25 m³ chacune, creusées dans le substrat à une trentaine de mètres à l'est du bâtiment absidé. Vers la première moitié du III^e siècle, elles sont comblées de terre et de déchets domestiques provenant de l'habitat tout proche. Parmi ces débris, les fragments de céramique occupent une place tout à fait remarquable ; on compte au total plus de 3700 tessons, dont certains de grandes dimensions.

Le **matériel de cuisine** est constitué essentiellement de marmites et de plats destinés à la cuisson au four, souvent munis de leur couvercle, et de quelques pots destinés à la conservation des aliments. Grands plats, coupes et cruches forment un service de table finalement assez disparate compte tenu de la présence de céramiques communes, plutôt grossières, mais également de pièces plus fines, revêtues de vernis et sobrement décorées. Toutes ces céramiques proviennent des ateliers d'Afrique du Nord. Seules de rares pièces, qui se distinguent par leur finesse et leur qualité,



A. FRAGMENTS de céramiques de table (1 à 3)
et de céramiques culinaires (4 à 6)
des II^e-IV^e siècles.

B. FRAGMENTS d'amphores de Bétique (1 à 3),
gauloise (4) et africaines (5 à 7).



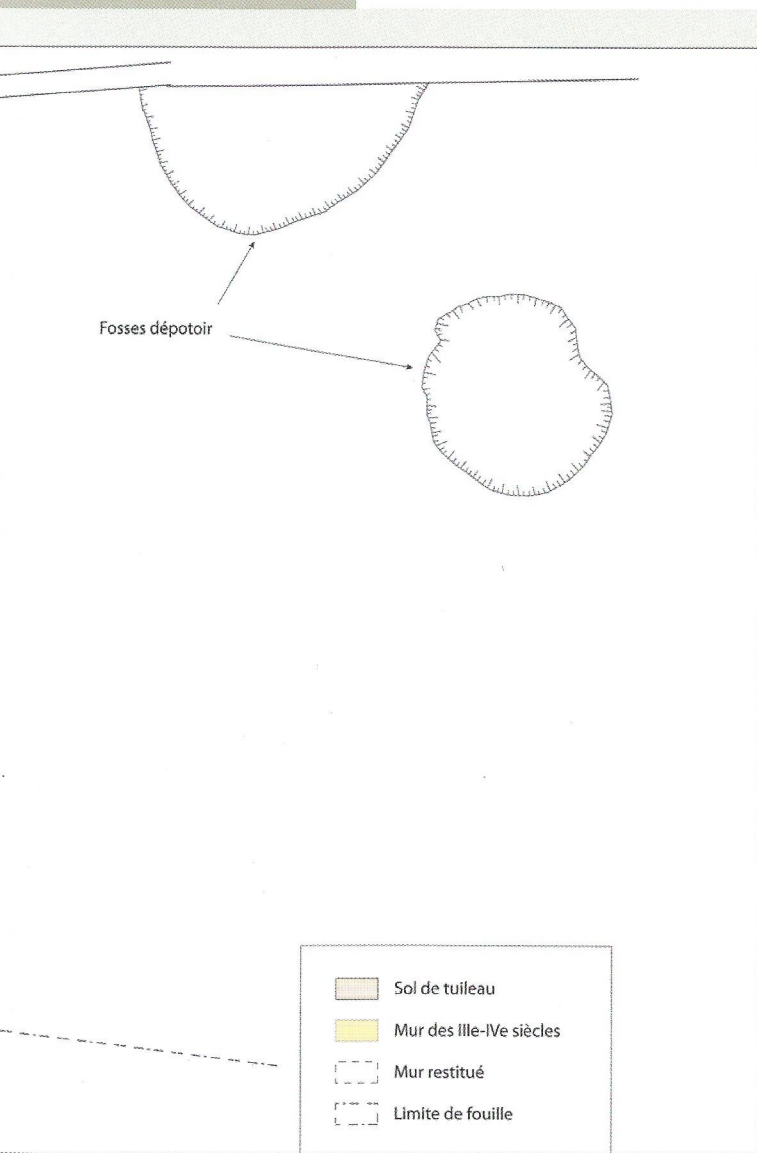
sont des productions italiques. Parmi elles, deux gros bols de céramique sigillée sont décorés de motifs en relief moulés, l'un représentant un cortège de danseurs, l'autre Hercule appuyé sur sa massue.

Les **amphores** sont très nombreuses. Elles étaient utilisées pour le transport des denrées alimentaires de base, dont le vin produit dans le Midi de la Gaule et plus particulièrement en Narbonnaise. Très apprécié, celui-ci était largement diffusé au-delà du monde romain puisque quelques exemplaires d'amphores caractéristiques ont été retrouvés dans le sud de l'Inde. D'Afrique du Nord, surtout de l'actuelle Tunisie, et de la province de Bétique, dans le sud de l'Espagne, était importé également du vin, mais aussi de l'huile ainsi que des sauces de poissons, ingrédients indispensables de la cuisine "à la romaine". Ces amphores, fabriquées pour être de simples emballages, pouvaient être réutilisées pour conserver d'autres produits alimentaires tout comme les *dolia*, grandes jarres enterrées ou semi-enterrées dans lesquelles étaient stockés jusqu'à 2500 litres de vin, d'huile ou encore de céréales.

PLAN des vestiges
antiques.



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE . 1. Ajaccio, le groupe épiscopal



Les **lampes à huile**, pourtant si répandues dans le monde romain, ne sont ici représentées que par cinq exemplaires de production africaine. Cette faiblesse numérique du luminaire en terre cuite est désormais une constante en Corse. Elle peut s'expliquer à la fois par l'absence ou au mieux par la rareté de l'olivier et donc de l'huile – celle d'importation était sans doute principalement réservée à la consommation –, mais aussi par l'abondance de la cire d'abeille, bien documentée par les textes anciens. La bougie, plus économique, a donc sans doute largement concurrencé l'utilisation de l'huile.

Cet ensemble donne l'image d'un équipement domestique somme toute sans véritable originalité dans le contexte régional. Ainsi, Ajaccio comme Sagone, Propriano ou encore Ficaria, apparaît comme un site côtier parfaitement inséré dans les grands courants commerciaux du bassin occidental de la Méditerranée et plus particulièrement tourné vers l'Afrique du Nord.



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE . 1. Ajaccio, le groupe épiscopal

Textes gravés sur tuiles

Les textes sont de types très variés. Mais ce qui les caractérise le mieux est le fait qu'ils mélangent souvent les alphabets : lettres capitales, lettres cursives, lettres onciales (simplifiées) se juxtaposent sans autre justification que la maladresse du scribe.

Il est intéressant de constater que les lettres capitales se rencontrent sur deux tuiles (1, 2) émanant vraisemblablement de *societates*, dont les affaires s'exerçaient peut-être par mer; compte tenu dans un cas, de la représentation de la poupe d'un navire muni de son gouvernail à côté des lettres *S(societas) R(—) A(—)*.

Deux tuiles (3, 4) mélangent dans des textes simples des capitales et des cursives. Le mot *Max(imus)* et le mot *Cal(enus)* sont vraisemblablement les noms d'esclaves attachés à la production, et inscrire leurs noms permettait de comptabiliser leur production.

Deux inscriptions similaires (5 6), *MAVI*, constituent l'abréviation du nom de *M(arcus) Avilius*, un fabricant de tuiles originaire de Padoue, en Italie. Les *Avilii* possédaient également des ateliers de transformation de métaux, indice qui peut nous amener à penser que la présence de ces tuiles en Corse est peut-être liée au trafic du métal ou du bois nécessaire à cette industrie.

Les inscriptions gravées en caractères cursifs revêtent un aspect plus technique. Elles sont en effet un témoignage direct sinon de la production, au moins de ses étapes et de la complexité du système productif antique. Ainsi pouvons-nous penser lire sur une tuile (8) un texte où les lettres sont enchevêtrées, mais reconnaissables : *c(entum) r(ecensitum) ex a(ere)*, soit "un cent (de tuiles) contrôlé et marqué", preuve que les tuiles, avant d'être enfournées, subissaient un contrôle de la qualité.

Une autre tuile (7) présente un texte plus complexe, sur trois lignes. De haut en bas on peut lire : *r(ecensitum) c(um) m(ercatore)*, "compté avec le marchand (l'acquéreur)"; *CC (200) r(ecensitum)*, "200 (tuiles) comptées"; *r(ecensitum) i(demque) m(ensum) a c(onductore)*, "compté et vérifié par le contremaître". Si on lit ces textes en commençant par la deuxième ligne (comptage des tuiles), puis par la troisième (attestation du contrôle), et enfin par la première (contre-vérification), on a l'ordre chronologique exact. Il semble donc que cette four-née de tuiles ait subi deux examens, l'un aux bons soins du contremaître chargé de surveiller la production, l'autre de la part de l'acheteur soucieux de la bonne qualité de son achat.

Les tuiles

De nombreuses tuiles ont été retrouvées durant la fouille. Elles appartiennent à la série classique des tuiles plates que l'on rencontre dans l'ensemble du monde romain.

Réalisées selon des standards uniformes, elles ne se distinguent que par leur pâte. Elles étaient destinées prioritairement à couvrir les toits, mais elles ont également été utilisées fréquemment pour confectionner les coffres des tombes à inhumation.

Au moins une partie de ces tuiles provient certainement du continent. Elles étaient bien sûr transportées par navires dans lesquels elles pouvaient servir de lest avant d'être vendues sur place alors que les bateaux étaient rechargés pour le retour avec de la marchandise d'un meilleur rapport.

Certaines d'entre elles portent des gravures réalisées avant cuisson, le plus fréquemment recensées sous la forme de traces de doigts formant une boucle. Ces gravures avaient plusieurs buts : elles permettaient avant tout au contremaître (le *conductor*) de vérifier la qualité de la tuile. Elles pouvaient aussi permettre d'identifier l'organisme ou l'individu (souvent un esclave) qui les fabriquait.

Enfin, on pouvait également réaliser des gravures plus personnelles ou, exceptionnellement, matérialiser les étapes de la vérification et de la vente de la production.

LA NÉCROPOLE

Les découvertes réalisées entre le XVIII^e et le milieu du XX^e siècle concernent essentiellement des sépultures.

Les descriptions données par Louis Armand Jaussin, François-Antoine Chevrier ou encore Jean-François Goury Champgrand, sont plutôt claires sur ce point. Elles évoquent systématiquement des caveaux en briques, à l'intérieur desquels se trouvent des urnes. Ce sont "des urnes de terre cuite approchant de la nature de la brique et couvertes d'une pierre plate" indiquait Jean-François Goury de Champgrand.

Pour Prosper Mérimée, il s'agit "d'un ovoïde un peu renflé vers le tiers de sa hauteur et se rétrécissant légèrement vers le haut ; une base et un rebord saillant interrompent la courbe, le rebord est un peu plus évasé que la base".

Certains auteurs indiquent que ces "jarres" renfermaient quelques fragments d'os humains, "volontairement concassés" alors que François Robiquet signale qu'elles contenaient des cendres.

Ces descriptions, plutôt précises dans l'ensemble, permettent d'identifier sans l'ombre d'un doute des sépultures à incinération. Outre la description des contenants dont la typologie s'inscrit bien

dans celle des urnes cinéraires, le témoignage de François Robiquet est sans ambiguïté.

Prosper Mérimée décrit d'ailleurs des "urnes funéraires" qui "ont été trouvées assez rapprochées l'une de l'autre et en assez grand nombre". Quant aux ossements "concassés", ils pourraient très bien résulter d'une combustion incomplète du cadavre.

On sait aujourd'hui, notamment grâce aux fouilles conduites dans les nécropoles antiques, que la pratique de l'incinération est abandonnée dans l'île après le II^e siècle de notre ère.

Parallèlement, les auteurs anciens mentionnent aussi des sépultures à inhumation.

Ainsi, en 1835 François Robiquet signale la découverte dans les vignes de Saint-Jean, entre la chapelle Sainte-Lucie et Castel Vecchio, "d'anciennes sépultures (...) de grandes jarres en terre cuite d'un rouge vif et de forme ovale qui renfermaient chacune un squelette et une clef".

TOPOGRAPHIE DE L'HABITAT ANTIQUE

1. Sarcophages (1938). 2. "Petite voûte et 2 jarres contenant chacune la tête d'un enfant" (F. Robiquet, 1835).

▼ 3. Médailles et ossements humains (construction de la route (1817). 4. Deux tombes en amphore ((F. Robiquet, 1835).



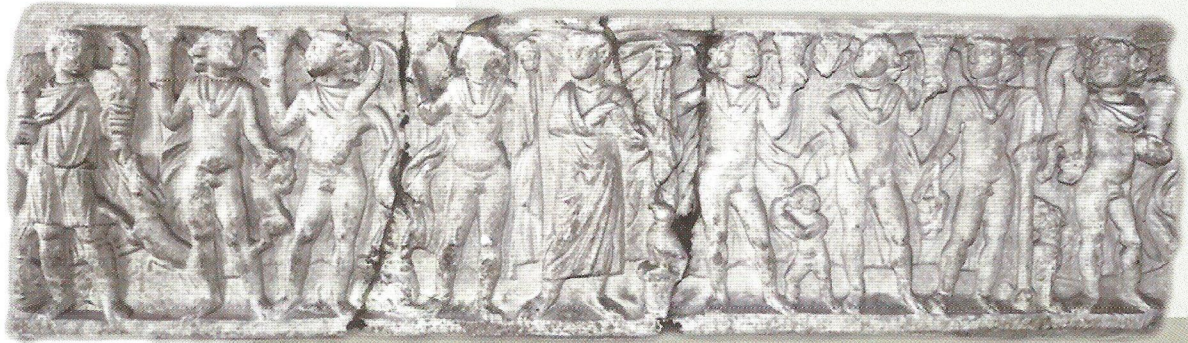
● Emprise approximative de l'habitat

● Emprise approximative de la nécropole

▨ Gisement sous-marin

● Découvertes anciennes

SARCOPHAGE dit
du "Bon Pasteur".



C'est en creusant une fosse que des ouvriers terrassiers dégagent le 2 juillet 1938 plusieurs fragments de marbre appartenant à la cuve d'un **sarcophage**.

Celui-ci est rapidement et de manière erronée baptisé "sarcophage du Bon Pasteur", en raison du thème de la sculpture qui décore sa face antérieure. Le contexte archéologique reste complètement ignoré. Les publications signalent seulement la découverte à proximité de la tombe de nombreux tessons de tuiles plates, des ossements et des petites monnaies en bronze, sans plus de précisions.

Des ossements humains auraient été présents à l'intérieur même du sarcophage, mais celui-ci étant cassé en plusieurs morceaux, on peut s'interroger sur le bien fondé de cette information. La cuve, longue de 1,85 m, large et haute de 55 cm, est en marbre blanc. Sa face antérieure est décorée en fort relief.

Le secteur où furent découvertes toutes ces sépultures peut être localisé grâce aux nombreux témoignages. François Robiquet fournit même des informations chiffrées très précises : "Le point où

SCULPTURE DÉCORANT LE SARCOPHAGE

Le défunt est représenté au centre, debout, devant une draperie que tendent deux génies ailés et nus dont chacun tient une corbeille dans l'autre main. Dans sa main gauche est représenté un volumen, c'est-à-dire un rouleau de papyrus, caractérisant probablement sa profession intellectuelle. L'oiseau, situé à ses pieds, peut être interprété comme un phénix, l'oiseau immortel, symbole de la vie éternelle. Ce groupe central est encadré de quatre génies représentant les saisons. Chacun d'eux est accompagné d'attributs très caractéristiques.

Le personnage illustrant l'hiver (le 2^e en partant de la gauche) est représenté tenant un lièvre dans sa main gauche. L'été (le 3^e en partant de la gauche), brandissant une faucille et une corbeille est accompagné d'un veau couché à ses pieds. Le printemps (le 3^e en partant de la droite), accosté d'un petit amour, porte une branche. L'automne enfin (le 2^e en partant de la droite), est caractérisé par un thyrses* et par une énorme grappe de raisin.



◀ DÉTAIL de la sculpture :
personnage représentant l'hiver,
et tenant un lièvre à la main.

Les extrémités du panneau sont occupées par les figures de Dionysos, à droite, et d'un Hermès tenant un agneau sur ses épaules à gauche. Ce dernier n'est en rien le bon pasteur de l'iconographie chrétienne.

Ce cycle des saisons exprime l'idée de l'éternité et du renouvellement de la nature et par conséquent de la croyance de la vie et de la joie au-delà de la mort. Cette iconographie appartient à une époque qui montre une grande prédilection pour les thèmes de la vie pastorale et reflète sans doute les préoccupations religieuses d'un personnage cultivé. Elle n'offre en revanche aucun signe chrétien.

Les thèmes évoqués, mais aussi le style de la sculpture, permettent de rapprocher ce sarcophage de nombreux autres conservés à Rome, Arles, Lyon, et datés des premières années du IV^e siècle ap. J.-C.

cette découverte a été faite est situé à 65 m de la route de Bastia et à 50 m de la chapelle mortuaire des frères Pugliesi. En 1817, pendant que l'on travaillait à l'élargissement de la route dans cette partie, les ouvriers employés aux déblais trouvèrent plusieurs médailles (...) et des ossements humains (...) à 266 m [au nord] de la chapelle Sainte-Lucie".

On peut ainsi déterminer l'étendue de cette nécropole délimitée au sud et à l'est par l'oratoire Sainte-Lucie et la mer; au nord par la chapelle Notre-Dame-des-Grâces et enfin à l'ouest par le tombeau Pugliesi, soit une bande d'environ 100 m de large par 300 m de long.

Toutefois, malgré cette importante superficie, il semble que l'espace soit assez peu densément occupé et les opérations archéologiques réalisées dans les années 2004-2006 n'ont pas permis de repérer de nouvelles sépultures.

Comme à Propriano ou à Sagone par exemple, ces tombes s'organisaient peut-être au sein de petits enclos et le long de quelques chemins qui pouvaient conduire vers l'arrière-pays; le toponyme *strada romana* (la route romaine), indiqué sur le plan Terrier réalisé à la fin du XVIII^e siècle, pourrait en garder le souvenir. L'un d'eux desservait également le littoral où se trouvait le mouillage de l'Amirauté.

AJACCIO ET LA MER : UN LIEU D'ACCOSTAGE

Le littoral est actuellement situé à 200 m environ à l'est de l'emplacement présumé de l'habitat, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

La construction de la route royale à la fin du XVIII^e puis son élargissement en 1817, l'aménagement de la gare à la fin du XIX^e siècle, du port de plaisance de l'Amirauté ainsi que du boulevard Charles-Bonaparte dans le courant du XX^e siècle, ont nécessité d'importants remblais. Ils ont fondamentalement transformé le paysage côtier, faisant avancer vers l'est le rivage jadis sableux alors qu'un talus de plus de 5 m de hauteur, matérialisé par un grand mur bordant le cours Napoléon, s'intercalait entre la plage et le site archéologique.

Des découvertes sous-marines récentes témoignent d'une utilisation comme zone de mouillage de l'anse des Cannes. Elle correspond au port actuel de l'Amirauté et a été explorée en 1992 lors des opérations de fouilles d'Hervé Alfonsi sur un vaisseau de guerre du XVIII^e siècle.

DÉCOUVERTE
sous-marine :
vase en verre
piriforme.

Bien qu'aucune structure de type quai ou ponton n'ait été trouvée, un lot important de céramiques couvrant une très longue période allant de la protohistoire aux temps modernes a été mis au jour sous plus de deux mètres de vase, permettant de disposer ainsi d'une véritable coupe archéologique du passé d'Ajaccio et de compléter notre connaissance du commerce antique dans cette zone.

Outre les désormais classiques amphores vinaires gauloises et plus encore africaines, on signale la présence de récipients originaires de Lusitanie (Portugal) destinés au transport des saumures, mais aussi d'amphores, qui contenaient originellement du vin produit dans les îles de la mer Égée, en mer Noire ou sur la côte de l'Asie Mineure. C'est aussi de Méditerranée orientale que pourrait provenir un exceptionnel **vase** piriforme en verre incolore soufflé dans un moule.



L'OCCUPATION ROMAINE AUTOUR D'AJACCIO

Les communes d'Ajaccio, Afa, Appietto, Alata, Bastelicaccia, Sarrola-Carcopino et Villanova, qui constituent un ensemble géographique cohérent et homogène d'une superficie avoisinant 210 km², ont fait l'objet ces dernières années de prospections archéologiques soutenues.

Ces opérations ont permis de déterminer que, durant le Bas-Empire (III^e-IV^e siècle), c'est-à-dire au moment où sont érigés les édifices retrouvés à Ajaccio, la population de la microrégion est répartie dans une trentaine d'établissements. De superficies très variées mais majoritairement très modestes, ils peuvent correspondre à de petites structures à vocation agricole ainsi qu'à des centres domaniaux plus importants, voire à des villages, installés principalement autour des plaines côtières, en retrait du littoral proprement dit, et à proximité de cours d'eau.

Cette organisation de l'habitat, en rupture avec celle de la période précédente, est indubitablement induite par des visées nouvelles quant à la gestion du territoire. Toutefois, les activités et donc les productions de ces établissements restent aujourd'hui inconnues, même si une orientation pastorale et peut-être viticole de l'économie semble devoir être privilégiée. Ainsi, le peuplement paraît s'organiser à partir de quelques établissements, très

probablement des *villae*, autour desquels gravitent des fermes, petites unités de production dépendantes, et des nécropoles, elles aussi de dimensions très variables. Ils s'inséraient dans un réseau de chemins, assez dense et partiellement hérité des périodes antérieures, mais mal équipé permettant le déplacement des hommes, des animaux et des marchandises. En effet, bien que situés à l'intérieur des terres, ces habitats étaient alimentés, tout comme Ajaccio, par toutes sortes de produits d'importation.

LA QUESTION DU STATUT D'AJACCIO AUX III^e ET IV^e SIÈCLES

L'archéologie permet aujourd'hui de dessiner à grands traits la topographie de l'occupation de la colline de Saint-Jean durant le Bas-Empire.

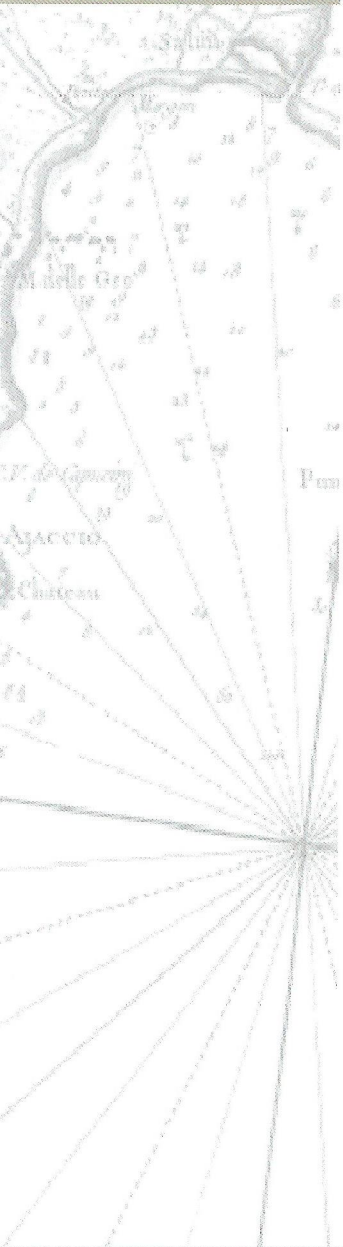
L'habitat pouvait être situé sur le replat bien exposé, longé par un ruisseau, à l'emplacement de l'actuelle parcelle 102 et du boulevard Dominique-Paoli. De dimension modeste (moins d'un hectare), il disposait de bâtiments sûrement d'un certain prestige. Vers l'est, s'étendait une nécropole, plutôt vaste (\pm 3 hectares), utilisée durant plusieurs siècles et où les tombes étaient semées.

Ainsi, alors que l'historiographie régionale a largement diffusé l'image d'une grande ville romaine, chef-lieu de cité, à l'instar des colonies de la côte orientale de l'île, Mariana et Aléria, ce premier établissement ne semble avoir été en réalité qu'un habitat de superficie limitée.

Aucune source littéraire ou épigraphique et aucune découverte archéologique ne permet à l'heure actuelle de penser qu'il ait pu avoir durant l'Antiquité le rang de chef lieu de cité et moins encore un urbanisme et des monuments publics qui justifieraient ce rang.

D'ailleurs, Ajaccio n'est mentionné dans aucune des descriptions de la Corse romaine, qu'il s'agisse de la *Géographie* de Ptolémée d'Alexandrie, de l'*Itinéraire* d'Antonin, ou encore de la carte de Peutinger.

Mais quel était alors le statut de cet établissement ? La présence de matériaux de construction luxueux (marbres, tesselles de mosaïque) et d'un sarcophage de marbre décoré dont l'iconographie reflète le haut niveau de culture de son propriétaire, pourrait suggérer que c'est un groupe socialement élevé qui occupait cet habitat. Les connaissances actuelles sur le peuplement de l'île conduisent à supposer qu'il s'agit d'une *villa*.



Quoi qu'il en soit, cet établissement est, semble-t-il, le seul dans tout le grand golfe d'Ajaccio à être situé directement sur le littoral et à être associé à un mouillage de qualité, sinon à une structure portuaire.

Une situation identique se retrouve plus au sud, à Propriano, et au nord à Sagone, où à chaque fois une *villa* pourrait avoir contrôlé la principale zone d'accostage de la microrégion.

En conséquence, on ne peut exclure que ces établissements, comme beaucoup d'autres dans le bassin méditerranéen, aient été doublés d'une fonction de relais maritime et aient constitué l'ouverture maritime des territoires dans lesquels ils sont implantés et dont ils ont permis le développement grâce au dynamisme commercial attesté par l'abondance de la céramique d'importation et la diversité des provenances■

...EN BREF ■

La colline Saint-Jean est occupée depuis le I^{er} ou le II^e siècle de notre ère par un petit établissement. L'étendue de l'habitat et de sa nécropole est à peu près connue aujourd'hui, mais seul un édifice, de plan sans doute polylobé, a été fouillé. D'après les caractéristiques de cet ensemble qui se développe le long du littoral, il pourrait s'agir d'une *villa* constituant la principale ouverture maritime de la microrégion. De fait, des fonctions d'assistance portuaire y sont peut-être associées. C'est en tout cas par là que devaient transiter la grande majorité des marchandises qui durant l'Antiquité tardive provenaient de tout le bassin occidental de la Méditerranée.

4. LES ÉDIFICES DE CULTE

Daniel Iстриa

Les édifices de culte paléochrétiens



L'ÉGLISE

Dans le courant du VI^e siècle au moins une partie de l'habitat est abandonnée pour être transformée en édifices de culte chrétien.

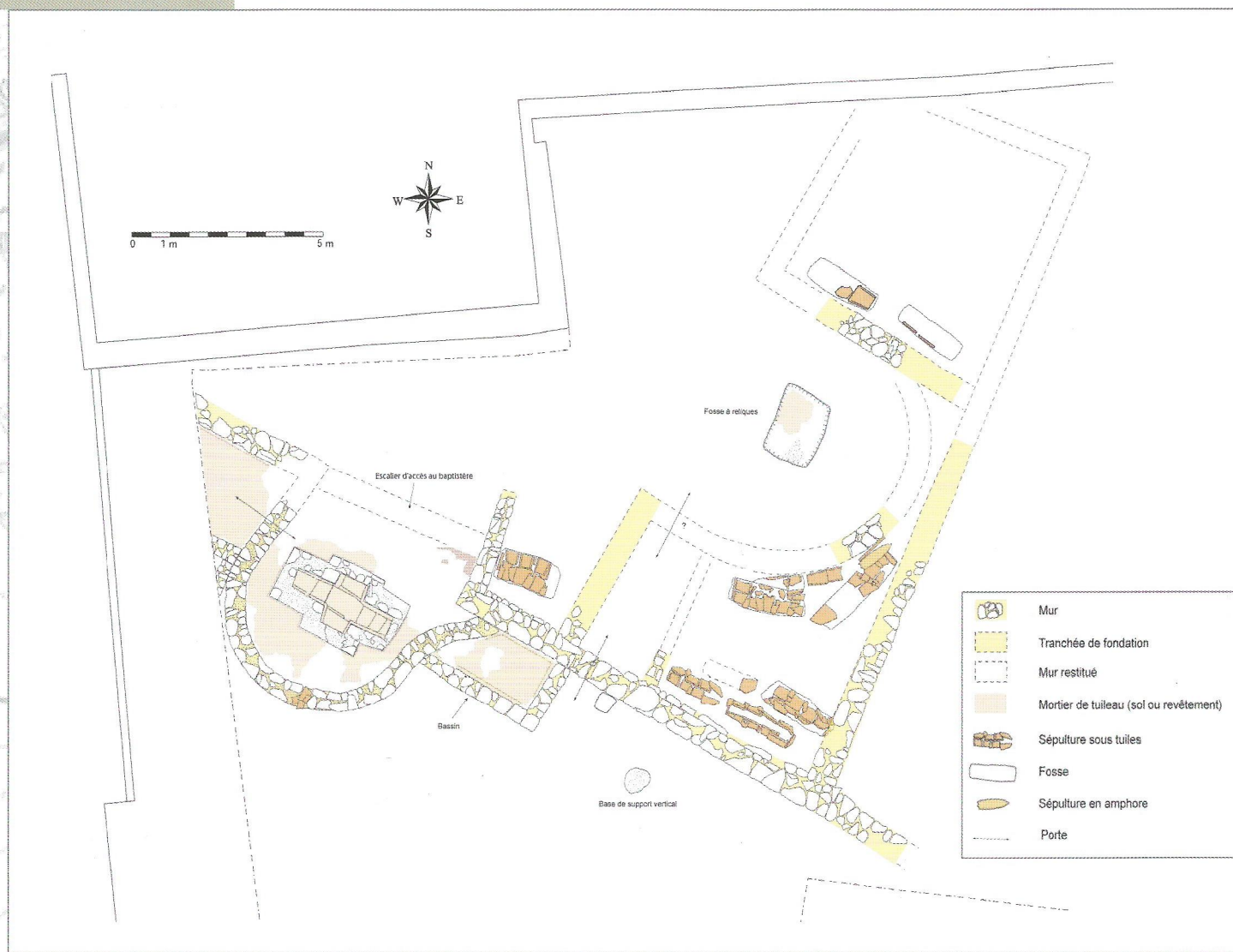
Les constructions antérieures, dont certaines pouvaient être conservées en élévation, sont partiellement réutilisées, imposant ainsi de nombreuses contraintes aux bâtisseurs.

Bien que l'ouvrage semble guidé par une volonté permanente de s'adapter à l'existant, afin sans doute d'économiser du temps et des moyens, cet ensemble au volume complexe et imposant devait constituer un repère visuel important dans le paysage et devenir très vite, autant un point de rassemblement pour la toute jeune communauté chrétienne, qu'un centre du pouvoir religieux destiné à rayonner sur tout le sud de l'île.

De l'église, mal conservée, n'a été reconnue que la partie orientale. Elle est construite en galets et moellons de granite, prélevés localement et non taillés, liés à la terre argileuse. À l'intérieur de l'édifice et au moins dans certains secteurs, les murs étaient couverts d'un enduit de chaux épais décoré semble-t-il de simples lignes peintes en rouge et en noir sur un fond ocre jaune.

L'abside semi-circulaire, d'environ 6 m d'ouverture et de profondeur, est tournée vers le sud-est.

ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE . 1. Ajaccio, le groupe épiscopal



▲ PLAN de l'église et du baptistère.

LE BAPTISTÈRE à la fin des fouilles. On peut voir clairement l'abside du bâtiment antique dans laquelle a été installée la cuve cruciforme.

En bas : L'ÉGLISE en cours de fouille.

Elle est inscrite dans un chevet plat et flanquée d'une, ou plus probablement de deux petites salles basses.

Celle située au sud était coupée par un couloir de près de 1,80m de largeur, ouvert sur l'extérieur par une porte précédée d'un auvent et aboutissant à l'intérieur même de l'église. La présence dans chacune de ces salles annexes de sépultures, soigneusement organisées contre les murs et autour de l'abside, indique clairement une fonction funéraire.

Au centre de l'abside a été creusée une fosse de plan sub-rectangulaire d'environ 1m de longueur, 75 cm de largeur et au moins 17 cm de profondeur. Elle est enduite intérieurement de deux couches de mortier de chaux, l'une épaisse et grossière, l'autre fine et hydrofuge, bien lissée en surface.

Cet aménagement correspond très certainement à une fosse à reliques au-dessus de laquelle devait s'élever l'autel principal.

En avant de l'abside, le chœur, espace réservé au clergé, était délimité par un muret dont seule l'extrémité méridionale a été conservée.

L'organisation de la nef est très mal connue dans la mesure où elle n'a été explorée que partiellement.





LA FORGE installée à l'est du chevet de l'église en cours de fouille.

Compte tenu de sa largeur totale à son extrémité orientale, soit environ 15 m restituables par symétrie, on peut penser qu'elle était soit étroite et pourvue d'un transept, soit plus probablement divisée par deux files de colonnes ou de piliers.

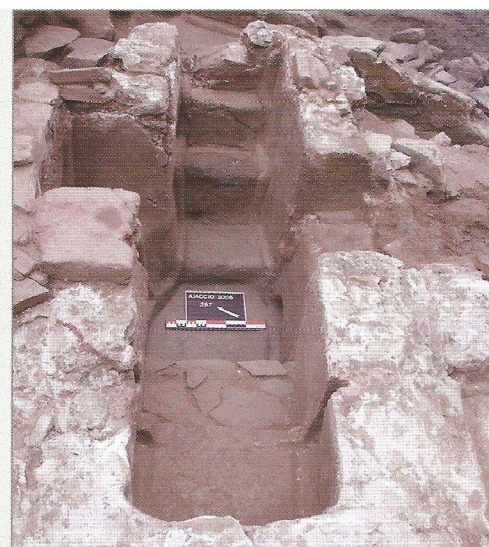
Au sud, une ouverture permettait, par l'intermédiaire de quelques marches, d'accéder au baptistère aménagé légèrement en contrebas dans un bâtiment préexistant.

LE BAPTISTÈRE

Le baptistère est situé au sud et légèrement en contrebas de l'église. Depuis la nef, un passage de près de 5 m de largeur pourvu de quelques marches, probablement trois, permettait d'accéder à cet espace aménagé dans la salle absidée appartenant à l'établissement de Bas-Empire.

Si la partie nord de cet édifice était alors ruinée ou a été volontairement démontée pour laisser la place à l'église, il est fort probable que l'abside devait quant à elle être encore au moins partiellement conservée en élévation, ce qui explique sa réutilisation.

Le sol est en revanche totalement rénové par l'apport d'un remblai de terre et la pose d'un épais béton de tuileau constitué d'un mortier de chaux auquel sont associés de gros fragments de terre cuite.

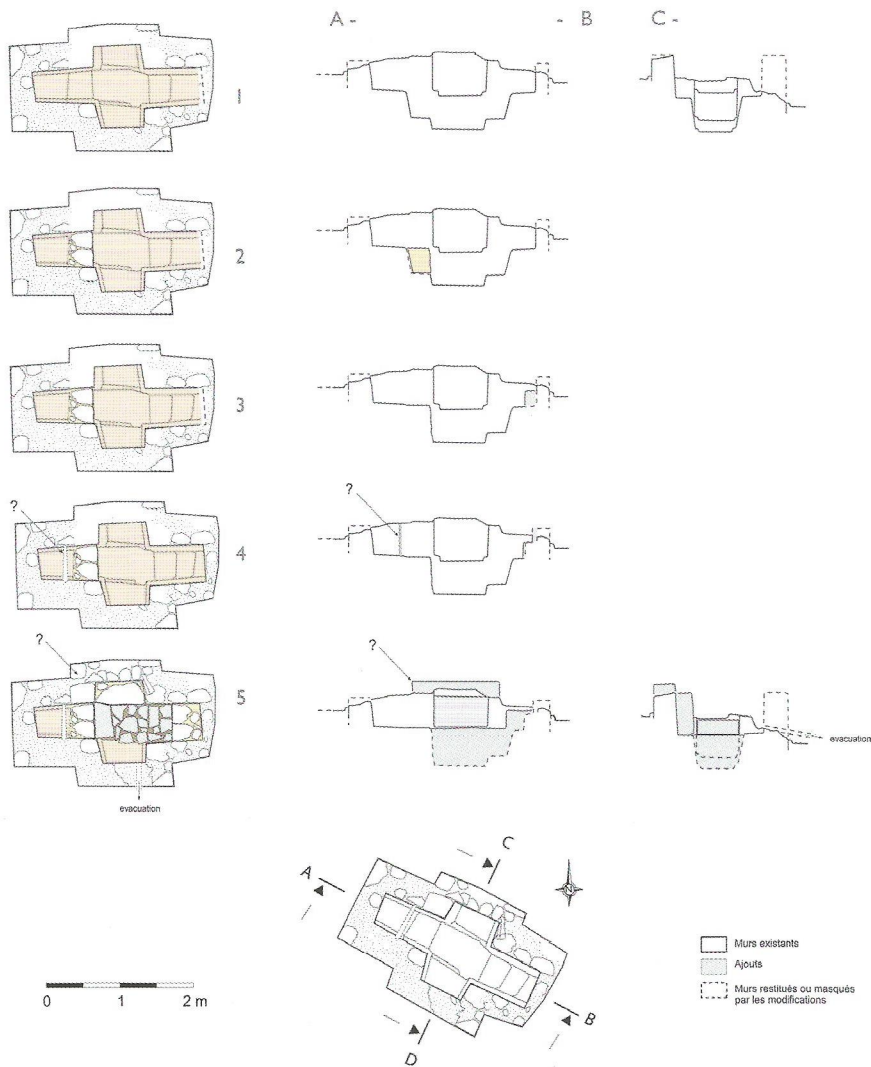


▲ LA CUVE BAPTISMALE
cruciforme. ▼

Au centre de l'édifice est installée une **cuve baptismale** imposante, pour tout dire disproportionnée, et disposée de manière assez maladroite par rapport au bâtiment qui l'abrite.

Il s'agit d'un bassin de plan cruciforme allongé (2,68 x 1,39 m) et profond (1,24 m), doté de deux escaliers opposés, de trois marches, et flanqué de deux petites niches au nord et au sud, surélevées d'une cinquantaine de centimètres par rapport au fond du bassin. Sa margelle a une hauteur d'environ 30 cm. Elle ne dispose d'aucun système d'adduction d'eau mais conserve, insérée à la base du mur sud, une partie du tuyau de plomb permettant l'évacuation des eaux lustrales en dehors de l'édifice en direction du ruisseau.





ÉVOLUTION de la Cuve baptismale cruciforme.

CUVE BAPTISMALE CRUCIFORME

La cuve baptismale fait rapidement l'objet de plusieurs transformations. Peu de temps après sa construction, l'escalier oriental est en effet complété par une marche supplémentaire alors que celui situé à l'ouest est condamné. Finalement, le sol est surélevé d'une soixantaine de centimètres par un apport de terre et grossièrement dallé avec des fragments de marbre de remploi.

Au même moment, l'escalier situé vers l'est et la niche placée au nord sont fermés par des murets. L'évacuation primitive, désormais inutilisable, est abandonnée. Le tuyau de plomb est alors partiellement récupéré et installé plus haut de manière à permettre la vidange de la nouvelle cuve de dimension réduite.

Tous ces travaux visent tout d'abord à rendre le bassin plus accessible en créant des marches moins hautes, et, dans un second temps, à réduire son volume.

Cette dernière modification est sans doute liée au besoin d'adapter la piscine à l'évolution rapide de la liturgie : si le sacrement concerne durant les premières années du christianisme principalement les adultes qui sont totalement immergés dans la cuve, avec le temps les enfants sont de plus en plus nombreux à être candidats au baptême qui se pratique alors par immersion partielle voire par simple aspersion. Bien que l'on ne dispose d'aucun élément de datation pour ces différentes phases, il est probable qu'elles se soient succédées durant un laps de temps relativement court.

LES PREMIÈRES SÉPULTURES CHRÉTIENNES

La construction des édifices de culte chrétien s'accompagne de l'installation de sépultures dans les salles annexes encadrant l'abside, au plus près de l'autel.

Cette proximité permet de penser qu'il s'agit de tombes privilégiées, appartenant à des ecclésiastiques ou des personnages importants.

Les défunts étaient déposés soit dans des amphores, préalablement découpées, soit dans des coffres de tuiles de plan rectangulaire et de section carrée ou triangulaire.

Seulement une sépulture sûrement contemporaine de la première phase d'utilisation a été mise au jour à l'intérieur de l'église elle-même. Installée dans le chœur, près du mur sud, elle est constituée de *tegulae* disposées en bâtière dans une fosse creusée à même le substrat rocheux.

Elle contenait un dépôt secondaire constitué d'os longs et de crânes appartenant à trois individus, deux adultes et un immature. Un des trois crânes présente encore sa connexion temporo-mandibulaire, ce qui témoigne de son dépôt dans la sépulture alors que la décomposition du corps n'était pas achevée voire qu'elle n'en était qu'à son commencement.



◀ CRUCHE de sigillée africaine découverte dans la sépulture.

Y était également associée **une cruche** de sigillée africaine d'un type très bien connu en Sardaigne dans les contextes funéraires du VI^e siècle. Parmi les tuiles de couverture et de fond, deux sont marquées d'une croix gravée sur la pâte avant cuisson.

Cette situation semble résulter de la destruction de sépultures primaires, plus anciennes, et de la volonté de préserver les corps par prélèvement sélectif de restes osseux, du mobilier funéraire. La position exceptionnelle de la tombe témoigne toutefois d'un attachement très particulier à ces défunts.



◀ SÉPULTURES
en coffre
de tuiles.

AJACCIO SIÈGE ÉPISCOPAL

Si on ne peut être certain que cette première église, dotée d'un baptistère, ait eu dès sa construction, dans le courant du VI^e siècle, le statut de cathédrale, c'était le cas à la fin du siècle.

En août 601, le pape Grégoire le Grand s'adresse à un certain Boniface, Défenseur en Corse, pour lui demander de régler rapidement le problème d'Ajaccio, depuis longtemps privé d'évêque. Ce document est ainsi le premier qui atteste l'existence d'un siège épiscopal à Ajaccio. On ne sait si l'intervention du pape est effectivement suivie de faits. Toujours est-il qu'un demi-siècle plus tard l'Église d'Ajaccio dispose bien d'un nouvel évêque, nommé Benoît, qui participe activement au synode qui se tint à Rome en 649. Cette élévation d'Ajaccio au rang de siège épiscopal découle probablement de la difficulté pour les évêques installés dans les villes de Mariana et Aléria, sur la côte orientale de l'île, d'exercer leur contrôle sur l'ensemble du territoire insulaire compte tenu non seulement de sa superficie (8680 km²), mais surtout des difficultés de communication par les voies terrestres.

Bien que franchissant des cols de haute altitude et de nombreux cours d'eau, celles-ci sont alors longues et très mal équipées. L'absence d'agglomération sur la côte occidentale a donc conduit les



autorités ecclésiastiques à doter de la dignité épiscopale des établissements ruraux comme Ajaccio, mais aussi Sagone et probablement Nebbio.

Ces promotions reflètent le pragmatisme de l'Église et répondent à une volonté d'être efficace aussi bien dans la mission d'évangélisation que d'encadrement de la jeune communauté chrétienne. Il y a sans doute une volonté de quadriller soigneusement le territoire.

Mais on ne saurait également ignorer les intérêts au moins économiques de telles promotions qui pourraient également permettre le contrôle des échanges commerciaux à partir de ces lieux privilégiés qui depuis au moins trois siècles remplissent les fonctions de rupture de charge sur la route maritime dont le point de départ est l'Afrique du Nord.



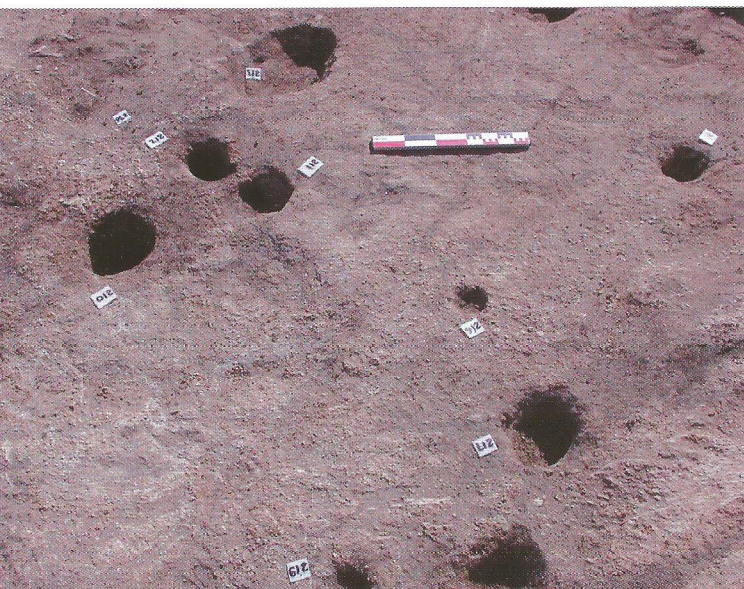


◀ TROUS DE POTEAUX
creusés dans le substrat
rocheux et destinés à
soutenir la superstructure
de la forge.

LES ESPACES ARTISANAUX

La fin du VI^e et le début du VII^e siècle sont marqués par un développement des constructions et des activités économiques autour de ce qui est désormais certainement une cathédrale ou plus exactement un groupe épiscopal, c'est-à-dire un ensemble monumental constitué de l'église, de son baptistère mais également de tous les bâtiments qui peuvent être liés à la vie et aux multiples missions de l'évêque.

Depuis le VI^e siècle au moins, ce dernier n'est plus seulement un chef religieux. Il rayonne sur un vaste territoire, l'évêché ou le diocèse, alors que son pouvoir s'étend sur les domaines judiciaires, économiques et caritatifs.



Un atelier de forgeron est aménagé contre le mur oriental du chevet de l'église. Il s'agit d'une structure d'un peu plus de 100 m², construite en bois et identifiée par la présence de 48 trous de poteau. Les éléments métalliques, retrouvés en grand nombre, sont des rebus de forgeage du fer (scories et battitures) ainsi que des témoins d'une activité liée au travail d'alliages cuivreux et peut-être aussi du plomb. Aucun élément ne permet de penser en revanche que des opérations de réduction des minerais étaient réalisées sur place.

Au sud, deux bassins indiquent l'existence d'un travail artisanal lié à l'eau. Le premier, de 3 m de longueur et 1,5 m de largeur, est une citerne dont l'enduit intérieur est particulièrement soigné mais inadapté à conserver durablement des liquides.

Son sol est surélevé de 50 cm, sans doute très rapidement après sa construction. Il est protégé par un auvent couvrant également un espace adjacent d'une vingtaine de mètres carrés au total.

Le second bassin, en contrebas du précédent, est constitué de deux petites cuves d'environ 40x50 cm et 40 cm de profondeur, pourvues d'un plan de travail incliné et d'une seule évacuation.

L'interprétation la plus probable est celle qui consiste à reconnaître dans ces trois bassins un ensemble lié à la préparation de la laine, peut-être au lavage et à la teinture.

Au même moment, un énorme volume de terres noires s'est déposé dans les vallons, aussi bien au sud qu'au nord-est des édifices de culte. L'étude archéologique et géomorphologique de cet ensemble, exploré sur plus de 70 m³ mais couvrant en réalité plusieurs centaines de mètres carrés, indique clairement que le



▲ SECOND BASSIN
et ses deux cuves.

AJACCIO ET LA MÉDITERRANÉE

Les échanges avec les régions du pourtour méditerranéen, si dynamiques aux III^e-IV^e siècles, ne faiblissent pas avec la fin de l'Empire romain d'Occident.

Bien au contraire, de nombreux indices témoignent qu'Ajaccio entretient au VI^e et durant une partie au moins du VII^e siècle, des contacts avec l'extérieur, notamment avec les régions de Méditerranée occidentale intégrées au royaume vandale puis conquises par l'empereur Justinien à partir de 533.

Ces échanges se manifestent tout d'abord dans le domaine de l'architecture. L'organisation de la partie orientale de l'église rappelle assez précisément quelques exemples étrangers, particulièrement espagnols comme l'église San Pedro de Alcantara à Malaga. Quant à la cuve baptismale, elle est très proche, par son plan mais aussi en raison des techniques de construction mises en œuvre, de celle du complexe d'Hippone à Annaba (Algérie). Des similitudes existent également avec la cuve de Cornus en Sardaigne.

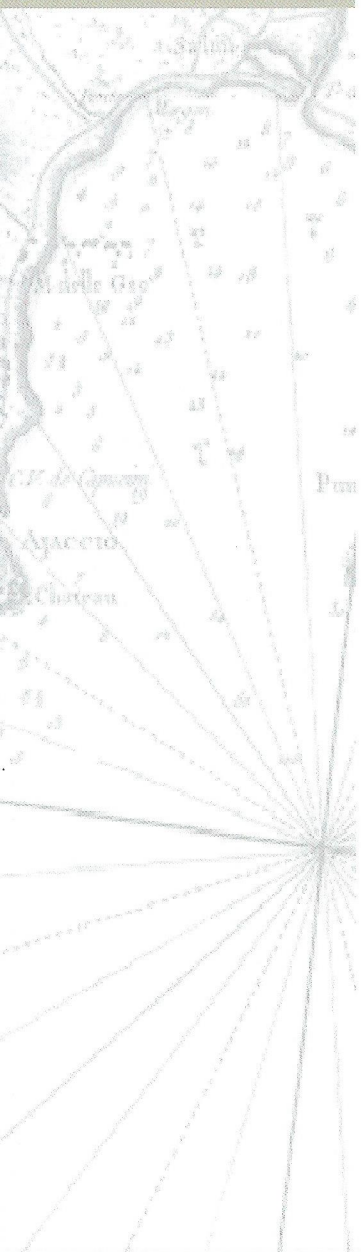
Le commerce reste, lui aussi, très dynamique. Le vin, l'huile, les sauces de poissons et les salaisons arrivent encore massivement d'Afrique du Nord. Ces denrées alimentaires sont accompagnées de céramiques de table et culinaires produites également dans les

ateliers d'Afrique proconsulaire mais aussi de marmites modelées fabriquées dans les îles Lipari et en Sardaigne. De manière plus occasionnelle apparaissent également des amphores de Méditerranée orientale qui devaient probablement transiter par les grands ports distributeurs du nord de la Tunisie actuelle.

LA CATHÉDRALE RABAISSÉE AU RANG D'ÉGLISE BAPTISMALE RURALE

Dès la fin du VI^e siècle, les lettres du pape Grégoire le Grand se font l'écho des graves difficultés rencontrées par l'autorité ecclésiastique : des sièges épiscopaux, comme celui d'Ajaccio, sont vacants durant de longues années et il arrive, comme dans l'évêché d'Aléria, que des communautés de baptisés se tournent vers des cultes païens prônant l'adoration des idoles de pierre et de bois. Le passage de l'île sous la coupe des Lombards, peut-être dès les années 600, a sans doute ajouté une difficulté supplémentaire, notamment dans le cadre des relations avec Rome dont semblent dépendre directement le haut clergé insulaire.

C'est là un phénomène qui n'est pas propre à la Corse et les lettres du pape montrent bien que d'autres régions, comme la Sardaigne ou encore l'Irlande, sont confrontées à des difficultés semblables.



De fait, dès la seconde moitié du VII^e siècle ou le tout début du VIII^e, les quatre ou cinq évêchés sont réunis pour n'en former plus qu'un dont le siège est très probablement à Mariana.

Il n'est pas certain pour autant que cette nouvelle situation ait réglé les véritables problèmes. Il est fort probable d'ailleurs que les évêques des siècles postérieurs n'aient pas tous résidé en Corse. Cela ne signifie pas pour autant que l'Église de Corse est alors totalement réduite à néant. La cathédrale et le baptistère de Mariana sont maintes fois restaurés et transformés.

Les autres anciennes cathédrales, dont celle d'Ajaccio, sont désormais rabaissées au rang de simples églises baptismales rurales assurant l'encadrement de la communauté chrétienne, mais ne sont pas abandonnées pour autant ■

...EN BREF ■

Dans le courant du VI^e siècle une église et un baptistère attenant sont construits sur les ruines des édifices antérieurs. On ne sait si dès le départ cet ensemble remplissait les fonctions de cathédrale. Ce sera le cas au moins à partir de la fin du VI^e siècle, puisqu'une lettre du pape Grégoire le Grand, datée de 601, indique que le siège épiscopal d'Ajaccio est vacant depuis de longues années. Au même moment on constate le développement des activités artisanales et agricoles autour des édifices de culte avec l'installation d'une forge, de bassins et d'un verger. L'activité commerciale reste dynamique durant le VII^e siècle, mais la suppression de l'évêché, à partir de 650-750 environ, entraîne un abandon au moins partiel de l'établissement sans doute rabaissé au rang de simple église baptismale rurale.

LA CATHÉDRALE de Pise. Photo : CNRS.



ORMA LA CORSE ARCHÉOLOGIQUE . 1. Ajaccio, le groupe épiscopal

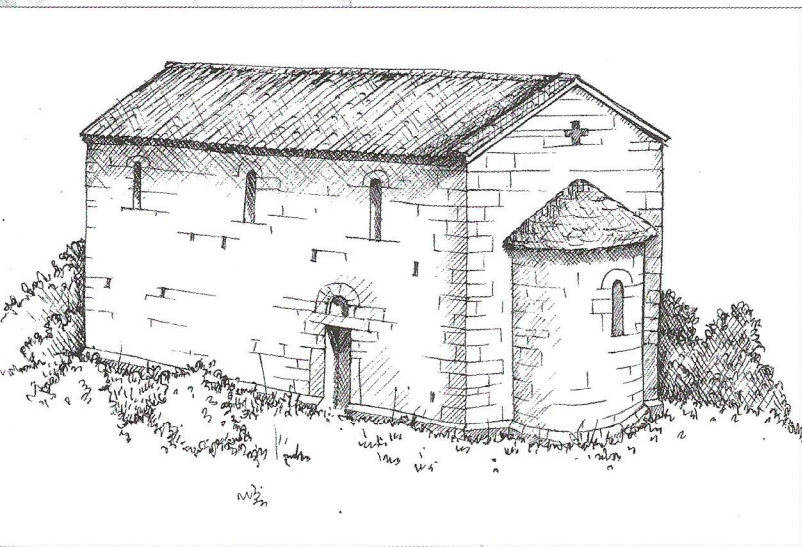
5. LA CATHÉDRALE MÉDIÉVALE

Daniel Istria, Anne-Gaëlle Corbara

En 1092, le pape Urbain II nomme un archevêque à la tête de l'Église de Pise et lui donne autorité sur la Corse. Les cinq évêchés primitifs sont alors réactivés.

En conséquence, à partir du début du XII^e siècle les évêques d'Ajaccio sont à nouveau mentionnés dans la documentation écrite. Ainsi, en 1128, *Ardizius* est à Pise au côté du pape Honorius II alors que l'un de ses successeurs, *Johannes*, assiste au concile réuni à Rome par le pape Alexandre III en 1179.

La réactivation des évêchés entraîne la reconstruction systématique des cathédrales dans le courant du XII^e siècle. Ce fut certainement le cas de celle d'Ajaccio. En 1192, elle apparaît dans la documentation écrite sous le patronage de *San Frosi*, qui correspond au Sant'Eufrosio ou Sant'Anfrosio des documents modernes. Eufrosio (Euphrase) est peut-être l'un des sept compagnons de l'apôtre Paul qui auraient été associés à son voyage en Espagne. Son corps serait conservé en Galice où l'on peut voir aujourd'hui une église qui lui est dédiée sur la montagne du Val d'Emmaüs. Mais cette identification reste incertaine et dans tous les cas on ne sait quand et comment son culte a pu se développer à Ajaccio.



▲ ÉVOCACTION DE LA CATHÉDRALE
du XII^e siècle (dessin I. Istria).



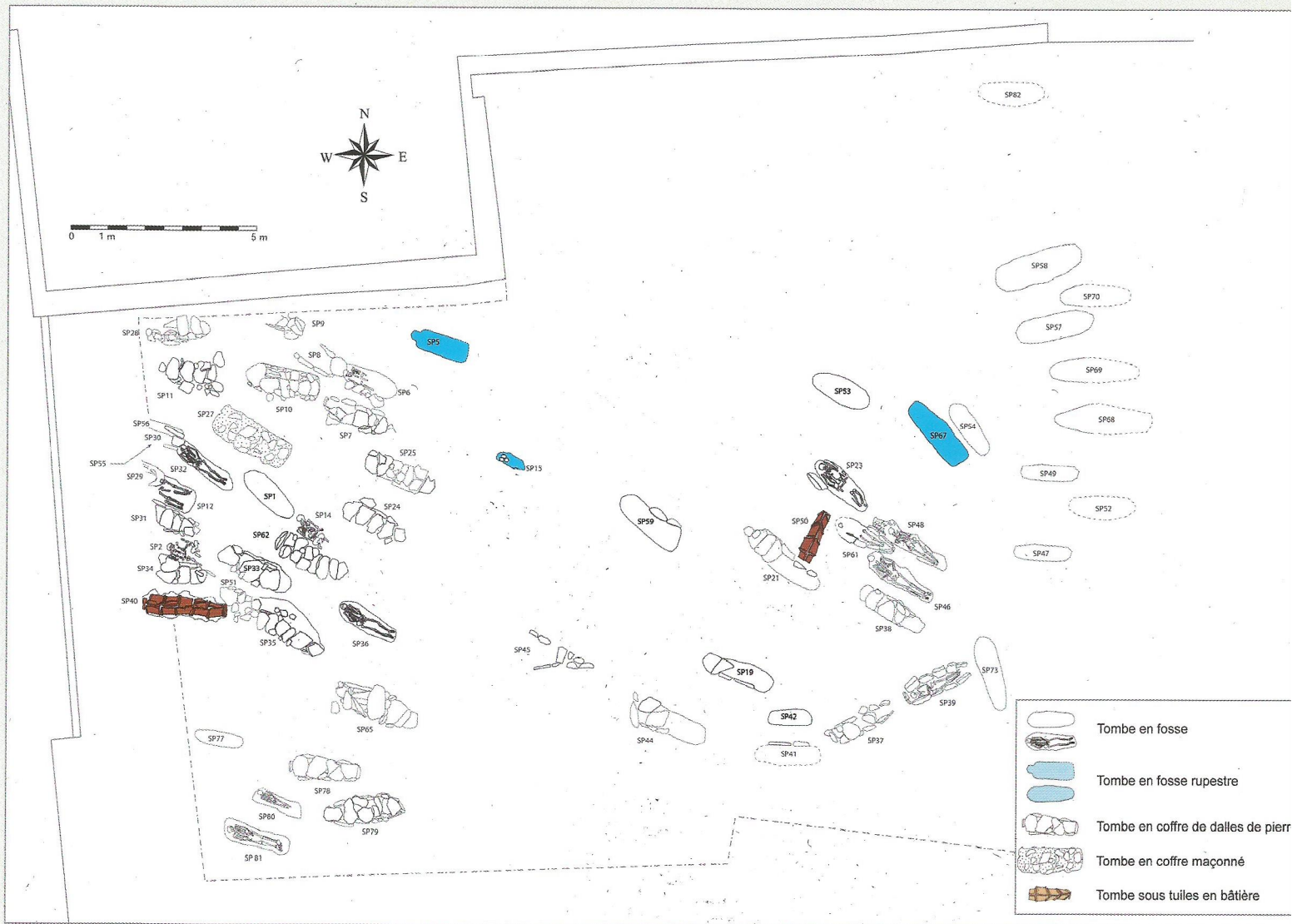
CUVE du
baptistère.



À cette dédicace s'ajoute celle de saint Jean-Baptiste, connue par les textes à partir du ^{xvi}^e siècle seulement, mais sûrement plus ancienne puisqu'elle était certainement associée originellement au baptistère. Les vestiges de cette église médiévale n'ont pas été étudiés, mais leur emplacement, à moins de 10 m au nord de l'édifice paléochrétien, est précisément connu grâce aux nombreux témoignages des ^{xviii}^e et ^{xix}^e siècles mais aussi aux sondages archéologiques réalisés par Geneviève Moracchini-Mazel en 1963.

L'ancien **baptistère** est encore utilisé quelque temps, mais une nouvelle cuve est construite à une trentaine de centimètres au nord de la piscine primitive cruciforme. De plan circulaire et profonde de 26 cm seulement, elle est entièrement revêtue d'un enduit de tuileau. Comme le premier bassin, elle est dépourvue de système d'adduction d'eau, mais conserve son tuyau d'évacuation en plomb.

La porte occidentale de l'abside est murée alors que son sol est surélevé par un apport important de terre qui va recouvrir complètement la cuve primitive. La découverte d'un trou de poteau et d'un muret laisse penser que cet espace est à ce moment fermé, notamment par une barrière en bois. Au nord, l'accès est réduit par la construction d'un nouveau mur, mais on ne peut dire si l'église primitive est alors encore utilisée ou bien si elle est partiellement détruite.



▲ PLAN GÉNÉRAL du cimetière médiéval

LE CIMETIÈRE MÉDIÉVAL

Organisation des sépultures

Ce n'est qu'à partir du XI^e siècle qu'un véritable cimetière, sans lien avec les tombes du VI^e siècle, se développe autour de l'église. Il est intensément utilisé jusqu'au XIII^e siècle puis connaît durant les siècles successifs un déclin lent et progressif.

La zone funéraire explorée s'étend sur une surface d'environ 600m² au sein de laquelle 69 sépultures ont été repérées. Cependant, les limites n'ont pas été atteintes, si ce n'est à l'est et au sud, où la réalisation de travaux de terrassement a permis de vérifier l'absence de sépultures.

En revanche, il semble que le cimetière s'étende au nord et à l'ouest, puisque des sépultures apparaissent dans les bermes délimitant la parcelle. Les sépultures les plus anciennes sont installées au plus près des édifices de culte, autour du baptistère et du chevet de l'église. Elles continueront d'être aménagées dans cette zone, et tout particulièrement dans la partie nord-ouest où l'on observe une multiplication et une superposition des sépultures témoignant de l'existence de plusieurs phases d'inhumations. Deux petits ensembles de sépultures, de plus faible densité, témoignent de l'extension tardive de la zone funéraire vers l'est et vers le sud.

Gestion de l'espace funéraire : signalisation et réutilisations

La concentration des tombes dans la partie nord-occidentale de la zone de fouille et la faiblesse des recoupements entre les sépultures suggèrent que les tombes étaient signalées en surface. Une tombe (n° 62) a livré un tel dispositif, matérialisé par une stèle de forme triangulaire fichée à l'extrémité occidentale de la sépulture. Beaucoup d'autres devaient disposer de signalements en bois, notamment des croix. Cette hypothèse est renforcée par l'utilisation répétée de certaines sépultures. En effet, plusieurs tombes ont été rouvertes et réutilisées pour l'inhumation d'un nouvel individu. Cette pratique, impliquant des manipulations, déplacements et/ou vidange d'ossements, prend plusieurs formes : la réduction et le dépôt secondaire.

On dénombre quatre cas de réduction, au sein desquels les ossements du premier individu ont été soit repoussés à l'extrémité de la tombe, à la tête ou aux pieds du nouvel inhumé, soit déplacés hors de la tombe, sur la couverture ou à l'extrémité de la fosse. Le dépôt secondaire se distingue de la réduction par le fait que les ossements sont déplacés dans un endroit différent du lieu de dépôt initial. Une seule tombe (n° 15) fait état de cette pratique.

Elle contenait trois crânes d'enfants dans une fosse de petite dimension, issus soit de la perturbation d'une ou plusieurs sépultures soit du prélèvement de crânes après décomposition des corps dans un autre lieu.

Ces pratiques sont assez souvent documentées dans les cimetières médiévaux et notamment dans ceux utilisés sur la longue durée. Elles témoignent d'un certain respect par les vivants pour les ossements et probablement dans certains cas de la volonté de rapprocher certains défunts, unis par des liens familiaux ou socio-culturels. Cependant, elle traduit avant tout l'existence d'une gestion de l'espace funéraire.

Architecture funéraire et chronologie

La typologie des tombes est variée. Cette diversité est visible tant dans les matériaux utilisés que dans les variations des formes et des modes de confection des tombes.

Les tombes en coffre de tuiles de section triangulaire, souvent dénommées tombes en bâtière, sont habituellement présentes dans des contextes tardo-antiques ou du début du Moyen Âge.

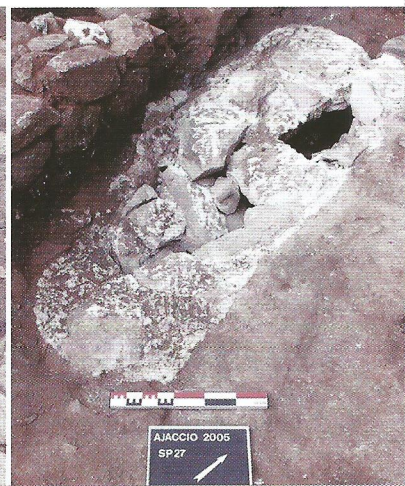
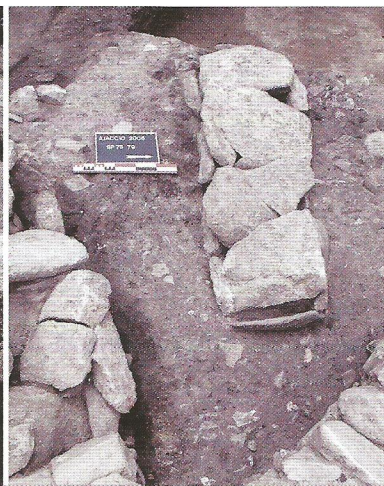
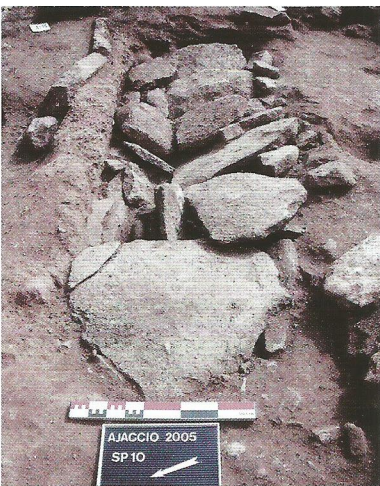
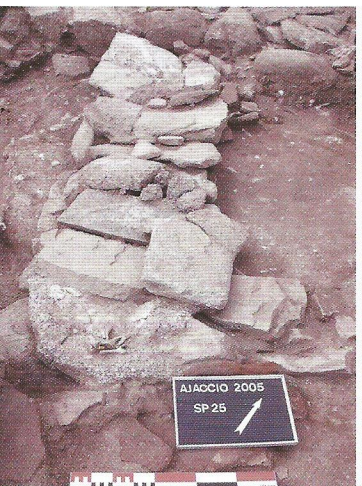
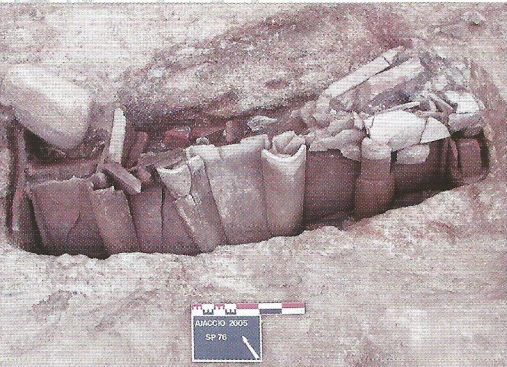
Les deux exemples du site d'Ajaccio, dont l'une a été datée par le radiocarbone du XI^e-XIII^e siècle, montrent que ce type est encore utilisé ici tardivement, témoignant ainsi de la persistance de mode d'inhumation archaïque.

Les tombes en coffre de pierres sont les plus communes à partir du XI^e siècle. Elles sont confectionnées à l'aide de blocs de granite, parfois débités spécifiquement pour cet usage, qui constituent les parois du coffre de plan rectangulaire, ovale ou naviforme, ainsi que la couverture. Exceptionnellement, les pierres peuvent être liées au mortier de chaux qui permet d'étanchéifier le réceptacle.

Certains défunts sont toutefois simplement déposés dans une fosse creusée à même le sol. L'une d'elles se distingue par l'aménagement d'une logette céphalique.

Ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge que l'utilisation de coffres de bois ou de cercueils déposés dans des fosses devient courante.

DIVERSITÉ des tombes,
en coffre de tuile (1)
ou en coffre de pierres.



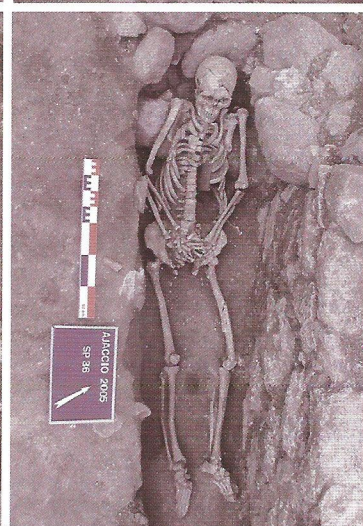
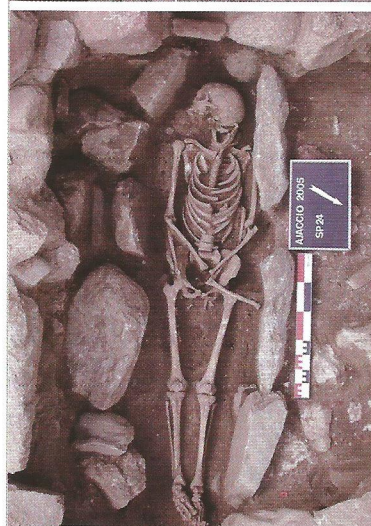
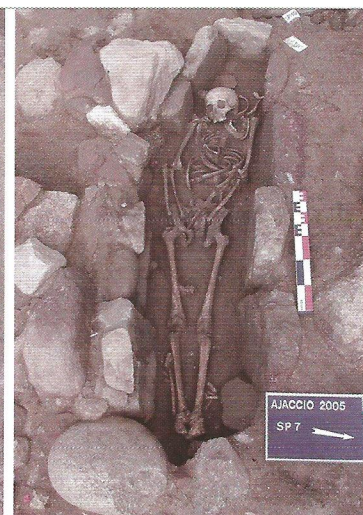
Orientation et position des corps

Tous les défunts sont inhumés sur le dos et orientés selon un axe ouest/est ; la tête étant toujours placée à l'ouest. Seules deux sépultures présentent une orientation divergente, sans que l'on puisse l'expliquer.

La position des membres supérieurs présente une grande variabilité et ne semble pas obéir à une règle prédéfinie. Ils peuvent être par exemple étendus le long du corps ou repliés sur l'abdomen ou le thorax. Les membres inférieurs sont, quant à eux, le plus souvent en extension.

Le mobilier

Aucun mobilier n'est associé aux défunts. Dès le début du Moyen Âge les dépôts d'objets dans les tombes se raréfient, la nouvelle religion proscrivant cette pratique et prônant le dépouillement devant la mort. Seuls quelques petits éléments appartenant à la parure ou à l'habillement, notamment des boucles de ceinture, très rares au demeurant, peuvent être rencontrés dans les tombes.





◀ TOMBES XI^e-XIII^e.
Position des corps.

Haut :
TIBIA DROIT consolidé
après fracture.

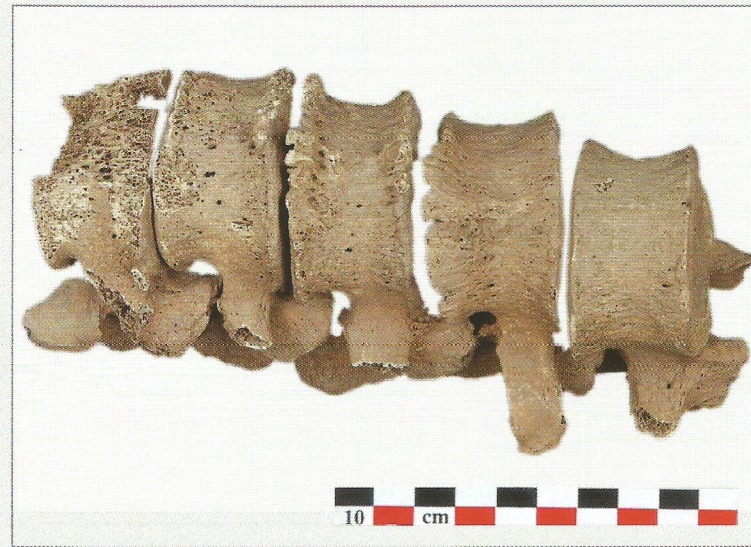
Bas :
VERTÈBRES d'un individu
souffrant d'arthrose
lombaire.

Les repas funéraires

Des foyers associés à des dépôts organisés de coquillages, principalement de bigorneaux et de patelles, ainsi que de restes de faune présentant des traces de feu, ont été retrouvés à proximité de plusieurs tombes. Ils semblent correspondre à des reliquats de repas funéraires, consommés par la famille le jour de l'anniversaire de la mort des défunts. Cette pratique qui n'avait jamais été mise en évidence en Corse est surtout bien documentée dans les nécropoles tardo-antiques des régions de la moitié méridionale du bassin occidental de la Méditerranée (Afrique, sud de l'Italie, Espagne, Sardaigne). Il s'agit donc là d'une survivance tardive de cette tradition.

La population inhumée

Bien que l'état de conservation des ossements soit généralement mauvais, la composition biologique du cimetière semble refléter une population de type "naturel", puisqu'on dénombre aussi bien des hommes, des femmes que des enfants, de toutes les classes d'âge. Contrairement aux idées reçues, les populations médiévales ne vivaient pas toutes dans des conditions déplorables, ravagées par les épidémies et les famines.





...
**les populations médiévales
 ne vivaient pas toutes dans des
 conditions déplorables**
 ...

En effet, ces individus présentent peu de traumatismes et témoignent de conditions de vie relativement bonnes. Seules des pathologies au niveau bucco-dentaire reflétant une mauvaise hygiène mais aussi d'une alimentation riche en glucides accélérant la formation de tartre et l'usure des dents, ont été observées sur la majorité des individus. Certains présentent également des lésions arthrosiques, maladie qui est de nos jours encore d'actualité et touche une grande partie de la population.

Le cimetière d'Ajaccio reflète un schéma classique de cette période du Moyen Âge où le regroupement des morts se fait principalement autour de l'église. La longue durée d'utilisation du site a permis de mettre en évidence la diversité et l'évolution des pratiques funéraires mais aussi la survivance de traditions très anciennes.

Cependant, les inhumations sont peu nombreuses compte tenu de la longue durée de fréquentation du site. Cette caractéristique, commune à tous les sièges épiscopaux de l'île, peut sans doute s'expliquer par l'utilisation d'autres zones funéraires, situées autour de chapelles ou d'églises secondaires.

L'ÉVÊCHÉ D'AJACCIO À LA FIN DU MOYEN ÂGE

La documentation médiévale, de nature religieuse, politique, fiscale ou commerciale, ne permet pas d'avoir une connaissance complète et très précise du diocèse d'Ajaccio avant les années 1500.

Certes, ces sources anciennes apportent des informations lacunaires, souvent difficiles d'interprétation, mais qui peuvent toutefois être corroborées par un document exceptionnel rédigé entre 1526 et 1530 par l'évêque de Nebbio Agostino Giustiniani : le *Dialogo nominato Corsica*.

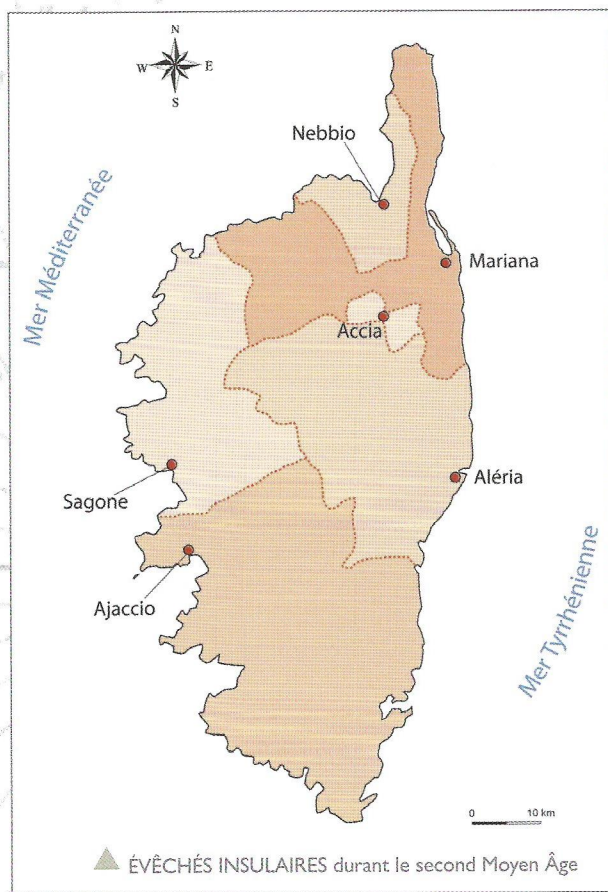
Cette description de la Corse livre alors une première liste des pièves* et permet de dresser un tableau assez précis de la situation. L'évêché d'Ajaccio est alors un immense territoire, comptant près d'une vingtaine de pièves et couvrant plus de la moitié du département actuel de Corse-du-Sud. Outre le littoral sud-ouest et est de l'île, jusqu'à l'embouchure de la Solenzara, la limite occidentale est donnée par les monts du versant droit de la vallée de la Gravona, depuis la ville d'Ajaccio jusqu'au Monte d'Oro. Au nord et au nord-est, la chaîne montagneuse constitue une barrière naturelle qui matérialise encore les limites départementales. Ainsi, ce sont plus de 110 km qui séparent Ajaccio de l'extrémité méridionale du diocèse, soit environ 45 heures de marche. Il s'agit

d'un espace très accidenté, structuré par de grandes vallées d'orientation nord-est/sud-ouest : Gravona, Prunelli, Taravo, Baracci, Rizzanese, Ortolo, Figari. Le point culminant se trouvant à 2389 m d'altitude.

Ce territoire n'a peut-être que peu évolué entre le moment de sa réactivation au XII^e siècle et la fin du Moyen Âge. En effet, la présence de la cathédrale de Sagone, déjà mentionnée au VI^e siècle, à 30 km au nord-ouest de celle d'Ajaccio, impose l'existence d'une limite entre les deux. Ailleurs, c'est le littoral et le relief, particulièrement marqué, qui constituent une frontière naturelle.

LE TRANSFERT DU SIÈGE ÉPISCOPAL

La construction de la nouvelle ville d'Ajaccio à partir de 1492, à près de deux kilomètres au sud de la cathédrale, entraîne rapidement le déplacement du siège épiscopal qui est transféré, dans un premier temps, dans l'église Santa Croce, construite vers 1502 à l'intérieur de l'enceinte urbaine. Dans les années 1520, le projet de la construction d'une nouvelle cathédrale est lancé. Mais le creusement du fossé de la ville entraîne la destruction de l'édifice avant même qu'il ne soit achevé. Un nouveau projet voit alors le jour. Pour le financer, le pape Grégoire XIII déclare le siège épiscopal



vacant et décide de mobiliser une part importante des revenus de la mense épiscopale. Les travaux de la nouvelle cathédrale seront terminés en 1593.

Dès les années 1500, l'ancienne cathédrale déclassée, bien à l'écart de la nouvelle ville, sert de lieu de culte à la confrérie des Corses au moins jusqu'au traité de paix conclu entre les populations corse et génoise d'Ajaccio en 1579 mais plus probablement durant toute la deuxième moitié du XVI^e siècle voire au-delà.

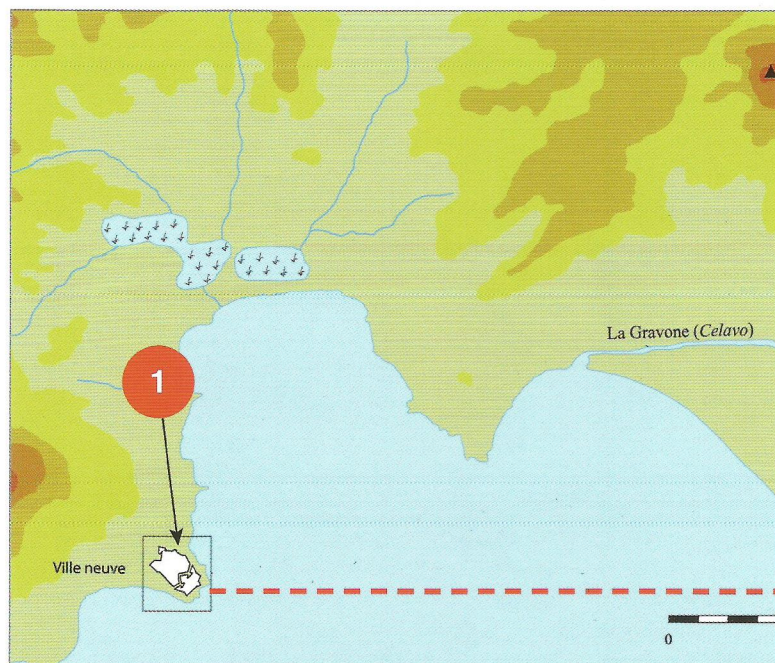
Complètement masqué par l'urbanisation du XX^e siècle, l'aspect matériel de cet édifice de culte n'est aujourd'hui connu que grâce à la belle et précise description réalisée en 1587 par le visiteur apostolique M^{gr} Nicolas Mascardi et par un modeste sondage effectué en 1963 qui a permis de reconnaître une partie du mur septentrional du sanctuaire dont le plan d'ensemble paraît encore lisible aujourd'hui dans une anomalie parcellaire. Celle-ci constitue la limite nord-ouest de la parcelle fouillée.

Il s'agit alors d'un très modeste édifice à nef unique, d'environ 11 m de longueur par 5 m de largeur. Ses murs sont en bon état et son toit est fait de dalles de pierre. Il est doté de deux autels de dimensions différentes, dont un en partie démoli, situé contre le mur nord. Bien qu'aucune information ne soit donnée à ce sujet,

on peut penser qu'ils étaient dédiés respectivement à Saint Jean-Baptiste et Saint Euphrase. Le chœur est éclairé par deux fenêtres et séparé de la nef par une clôture, probablement un muret que l'on franchit par quelques marches. On ne sait en revanche s'il était doté, comme la grande majorité des édifices de culte insulaires, d'une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four.

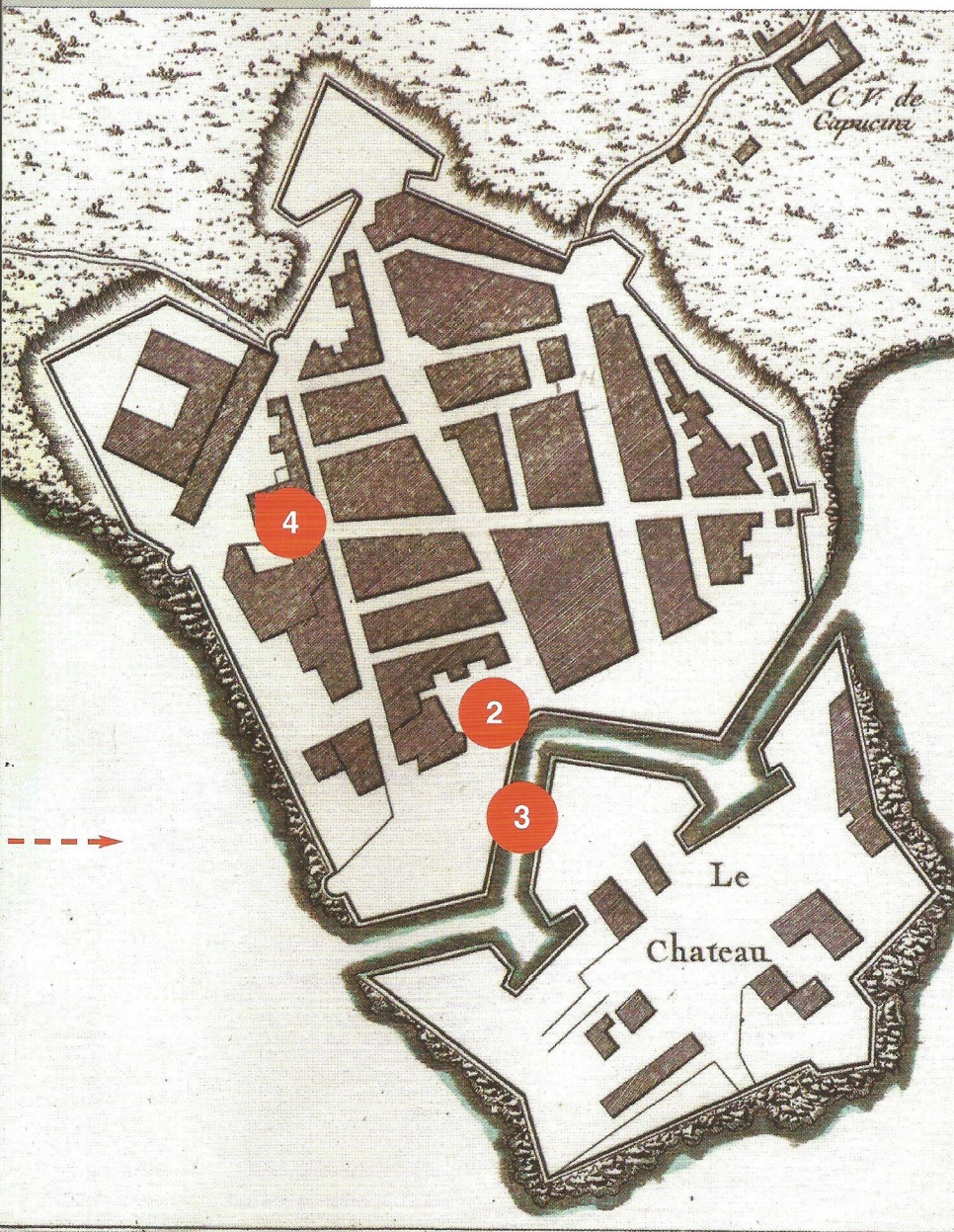
Cet édifice est en réalité la cathédrale médiévale, édifée au XII^e siècle, mais restaurée et modifiée dans son volume vers 1460 par l'évêque Deodato Boccone qui fut autorisé en 1459 à utiliser des fonds pour réaliser ces travaux ainsi que ceux qu'il entreprit dans son palais épiscopal.

Le 23 mars 1757, le chanoine Joseph-Antoine Colonna, agissant au nom du chapitre d'Ajaccio et avec autorisation du pape, vend la vigne de Saint-Jean (San Giovanni) à Giuseppe Pugliesi pour la somme de 1040 livres. L'ancienne église, déconsacrée, est en grande partie démontée et ses pierres sont vendues pour servir tant à la construction de la tour de l'horloge qu'à une partie des murs de la ville. Dans ses ruines, Giuseppe Pugliesi ou l'un de ses descendants directs, construit avant 1831 le monumental tombeau octogonal, en marbre blanc et noir, de la famille Pugliesi■



DÉPLACEMENTS DE LA CATHÉDRALE

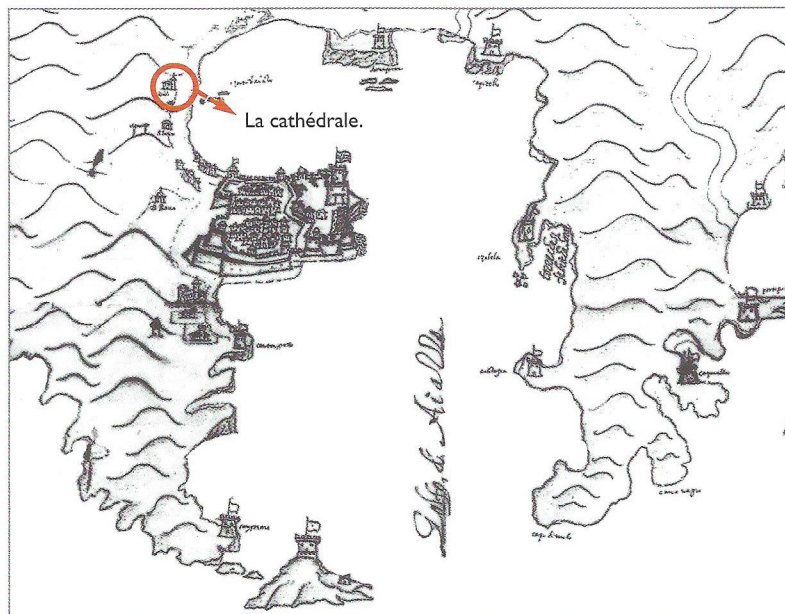
1. Cathédrale médiévale.
2. Église Santa Croce.
3. Cathédrale non terminée et détruite au XVI^e siècle.
4. Cathédrale achevée en 1593 (fond de carte J.-N. Bellin, Atlas de l'Isle de Corse, 1769).



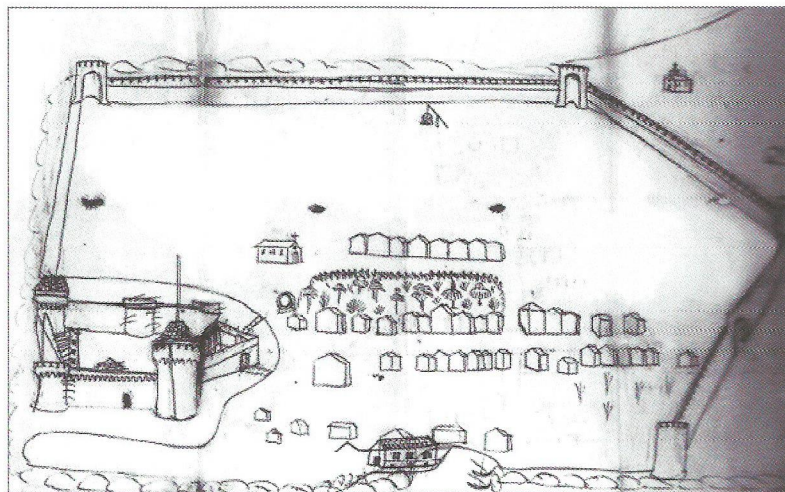
...EN BREF

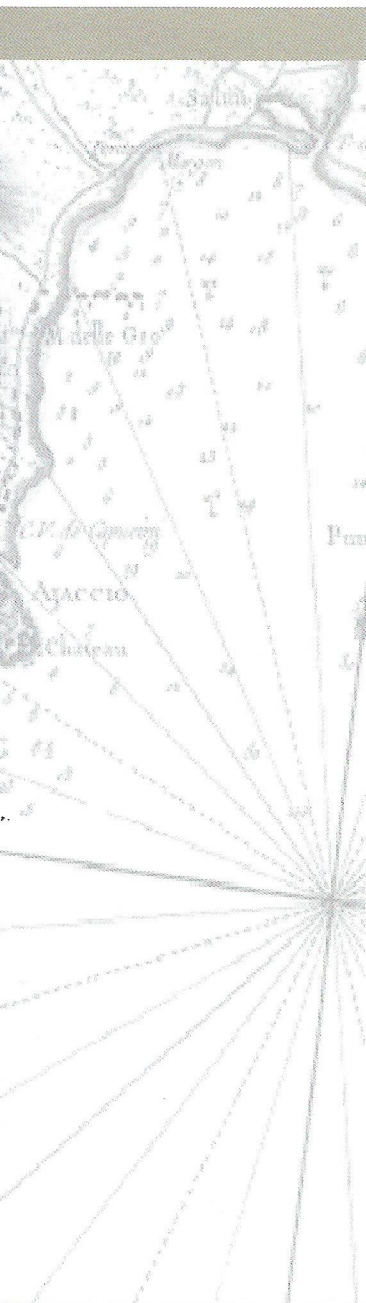
L'évêché d'Ajaccio est réactivé à la fin du XI^e siècle et l'église reconstruite probablement peu de temps après. Elle est désormais entourée d'un cimetière qui s'est développé dès l'an mille. Pourtant, en raison du dynamisme de l'arrière-pays et de la non-résidence des évêques, ce pôle religieux n'est pas à l'origine d'un regroupement de l'habitat. L'église est restaurée au milieu du XV^e siècle, mais la fondation d'un présidial génois en 1492 à 2 km de là, entraîne presque immédiatement le déplacement *intra muros* du siège épiscopal. L'ancienne cathédrale est alors rabaissée au rang de paroisse puis vendue en 1757. Ses matériaux de construction sont récupérés et un tombeau monumental érigé au-dessus du chœur. L'urbanisation du quartier dans le courant du XX^e siècle est à l'origine de la destruction partielle et de l'ensevelissement de tous ces vestiges.

DESSIN du golfe d'Ajaccio, 1597-98, avec représentation de l'église San Giovanni (Saint-Jean), (Archivio di Stato di Genova, Corsica, n°402)



PLAN de la citadelle d'Ajaccio, Domenico Revello, 1586 (Archivio di Stato di Genova, Corsica, n°402). Le petit édifice représenté au centre du dessin correspond probablement à la chapelle Santa Croce.





CONCLUSION

Au-delà des informations scientifiques que les recherches sur la colline Saint-Jean ont apportées, elles ont été perçues par la population insulaire et par les Ajacciens en particulier, comme un véritable événement à l'origine d'une bénéfique prise de conscience collective. Malgré l'urbanisation et les aménagements qui ont eu bien souvent un impact considérable sur le paysage, le sous-sol de nos villes recèle encore des vestiges.

L'archéologie préventive permet aux archéologues d'intervenir sur les zones menacées en amont des travaux potentiellement destructeurs et, ainsi, "sauvegarder par l'étude les archives du sol". Son objectif n'est pas de protéger les sites archéologiques dans leur globalité, mais d'en conserver la mémoire, essentiellement sous la forme d'une documentation scientifique et de quelques objets significatifs qui peuvent être valorisés et présentés au public.

Cette disparition du patrimoine, que l'on cherche dans tous les cas à limiter en adoptant les solutions qui minimisent l'impact des travaux d'aménagement, est en un sens compensée par un accroissement exceptionnel de la quantité et de la qualité des informations collectées et donc par une avancée importante de la connaissance.

Immédiatement après la découverte du baptistère une discussion entre les services de l'État (DRAC de Corse), la municipalité d'Ajaccio et l'aménageur (la SCI Alban Torre), a pu être engagée afin que les vestiges ne soient pas détruits. L'idée d'une conservation *in situ* s'est ainsi rapidement imposée. Un classement au titre des Monuments Historiques a été obtenu en janvier 2013 alors qu'un *antiquarium* a été construit afin de protéger la totalité des vestiges et de les présenter au public.

GLOSSAIRE

■ ABSIDE

Extrémité d'une église, généralement de plan semi-circulaire.

■ AMENDÉ/AMENDEMENT

Améliorer la fertilité d'une terre en y apportant de l'engrais.

■ ANTHROPOMORPHE

Se dit d'un contenant de plan épousant la forme du corps, doté ou non d'un alvéole céphalique.

■ BÂTIÈRE (tombe en)

Tombe formée de tuiles plates (*tegulae*) ou de dalles de pierre, disposées de manière à former une couverture à deux versants.

■ BAPTISTÈRE

Édifice affecté à l'administration du baptême.

■ BATTITURE

Résidu métallique qui s'échappe durant le forgeage d'un métal.

■ BÉTON DE TUILEAU

Béton de chaux intégrant de la tuile concassée.

■ CATHÉDRALE

Église de l'évêque, à la tête d'un diocèse.

■ CHŒUR

Partie de l'église réservée au clergé.

■ CONCILE

Assemblée des évêques.

■ DÉPÔT SECONDAIRE

Sépulture en deux ou plusieurs temps, le dépôt des restes humains est précédé par une phase de décharnement (actif ou passif) qui se déroule nécessairement dans un autre lieu. Par opposition au *dépôt primaire* qui est l'apport d'un cadavre "frais" dans le lieu de dépôt définitif, où va donc s'opérer toute la décomposition du corps. Son intégrité anatomique est alors préservée.

■ DIOCÈSE

Circonscription religieuse à la tête de laquelle se trouve un évêque (= évêché).

■ EVÊCHÉ

Voir diocèse.

■ IMPOSTE

Pierre saillante placée dans la partie haute d'un mur pour recevoir la naissance d'un arc.

■ INTRA MUROS

À l'intérieur des murs, des remparts.

■ FEROMAGNÉSIE

Minéraux sombres riches en fer et magnésium. Exemples : la biotite et les amphiboles.

■ GÉOMORPHOLOGIE

Science dont l'objet est le relief terrestre.

■ LEUCOCRATE

De couleur claire. Du grec ancien λευκος, leukos, (blanc).

■ MAGNÉSIO-POTASSIQUE

Roche riche en magnésium contenue dans les micas et en potassium dans les feldspaths.

■ NEF

Partie de l'église réservée aux fidèles qui s'étend depuis le portail jusqu'au chœur.

■ PORPHYROÏDE

Terme employé pour indiquer que dans une roche composée de plusieurs cristaux différents, l'un d'entre eux est de plus grande dimension que les autres. Ici le feldspath potassique.

■ PRÉSIDE

Ville fortifiée, occupant une position stratégique, destinée à soutenir la politique génoise.

■ RÉDUCTION

Pratique consistant à déplacer les restes d'un corps, quel que soit leur stade de décomposition, pour faire place à un nouveau corps au sein de la tombe. Les ossements sont alors repoussés, le plus souvent à la tête ou aux pieds du nouveau défunt ou déplacés à l'extérieur de la tombe.

■ SCORIE

Résidu de l'affinage des métaux ou de la fusion des minerais.

■ SIÈGE ÉPISCOPAL

Lieu où se trouve la cathédrale.

■ SIGILLÉE

Céramique fine destinée au service de table et d'époque romaine.

■ STUC

Enduit à base de chaux utilisé en recouvrement des plafonds et des murs.

■ TAPHONOMIE DU CADAVRE

Analyse des processus de dislocation et de remaniements du squelette par l'observation de la position des ossements dans la tombe de manière à déterminer l'intervention d'éventuels remaniements (naturels ou anthropiques) au cours du temps depuis le dépôt du cadavre jusqu'à sa découverte. Tout en contribuant à la restitution de l'architecture funéraire par la mise en évidence de contenants en matière périssable (cercueil, coffre de bois, linceul...).

■ TEGULA

Tuile plate pourvue de deux rebords.

■ THYRSE

Bâton orné de feuilles de lierre ou de vigne et surmonté d'une pomme-de-pin, emblème de Dionysos (Bacchus).

■ TRANSEPT

Nef transversale, perpendiculaire à la nef principale.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- CESARI J. (dir.), *La Corse antique*, Guide archéologique de la France, 45, éd. du Patrimoine, Paris, 2010.
- CORONEO R., *Chiese romaniche della Corsica*, éditions AV, Cagliari, 2006.
- FRANZINI A., *La Corse du XV^e siècle. Politique et société, 1433-1483*, éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2005.
- GRAZIANI A.-M. (dir.), *Histoire de la Corse*, éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 2013.
- ISTRIA D., "Les fouilles préventives de l'espace Alban à Ajaccio. Nouvelles données sur les édifices de culte chrétiens des VI^e-VII^e siècles", dans Istria D., Nardi Combescure S., Poulain D. (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle*, Actes du colloque d'Amiens, 18-20 janvier 2007, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p.161-173.
- ISTRIA D., "Nouveau regard sur la topographie médiévale d'Ajaccio", *Mélanges de l'École française de Rome*, Moyen-Age, 122-2, 2010, p.327-345.
- ISTRIA D., PERGOLA PH., "Le baptistère paléochrétien d'Ajaccio", dans Marcenaro M. (dir.), *Albenga città episcopale. Tempi e dinamiche della cristianizzazione*, Actes du colloque international d'Albenga, 21-23 septembre 2006, [Istituto Internazionale di Studi Liguri, XII], 2007, p. 741-769.
- GIUSTINIANI A., Description de la Corse, préface, notes et traduction de Graziani A.-M., éditions Alain Piazzola, Ajaccio, 1993.
- POMPONI F. (dir.), *Le mémorial des Corses*, Ajaccio, 1981.
- POMPONI F. (dir.), *Histoire d'Ajaccio*, Ajaccio, 1992.

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITO	1	4. LES ÉDIFICES DE CULTE	42
PRÉFACE	3	Les édifices de culte paléochrétiens	
1. HISTORIQUE DES RECHERCHES ET DES DÉCOUVERTES	8	L'église	
De "l'invention" d'un site archéologique à son exploration archéologique		Le baptistère	
2. LE CONTEXTE GÉOMORPHOLOGIQUE ...	16	Les premières sépultures chrétiennes	
Évolution géomorphologique récente		Ajaccio siège épiscopal	
Topographie et fluctuations du niveau marin		Les espaces artisanaux	
Reliefs et hydrographie		Ajaccio et la Méditerranée	
Informations fournies par les sédiments occupant le paléothalweg du ruisseau de la colline Saint-Jean		La cathédrale rabaissée au rang d'église baptismale rurale	
Le trait de côte avant son artificialisation		5. LA CATHÉDRALE MÉDIÉVALE	57
Le fond du golfe avant l'assèchement des trois zones marécageuses		Le cimetière médiéval	
Le cours terminal de la Gravona		Organisation des sépultures	
3. L'OCCUPATION ROMAINE	24	Gestion de l'espace funéraire : signalisation et réutilisations	
Les données archéologiques		Architecture funéraire et chronologie	
La première installation humaine sur la colline Saint-Jean		Orientation et position des corps	
Les témoins de la vie quotidienne		Le mobilier	
La céramique		Les repas funéraires	
Les tuiles		La population inhumée	
La nécropole		L'évêché d'Ajaccio à la fin du Moyen âge	
Ajaccio et la mer : un lieu d'accostage		Le transfert du siège épiscopal	
L'occupation romaine autour d'Ajaccio		CONCLUSION	73
La question du statut d'Ajaccio aux III ^e et IV ^e siècles		GLOSSAIRE	74
		BIBLIOGRAPHIE	77



Le projet de construction d'un parking souterrain et d'un immeuble d'habitation au cœur de la ville actuelle d'Ajaccio est à l'origine d'une fouille archéologique préventive réalisée durant le printemps 2005. Ces travaux, complétés depuis par plusieurs opérations de moins grande envergure, ont permis la découverte d'un établissement romain, mais surtout d'une partie du groupe épiscopal paléochrétien d'Aiaccium, constitué d'une cathédrale, d'un baptistère et de divers aménagements artisanaux ou agricoles. Bien que partiellement abandonné dès le ^{vii}^e siècle de notre ère, cet ensemble est réorganisé à l'aube du ^{xii}^e siècle au moment de la reconstruction de l'église. Un cimetière est alors installé sur les ruines des édifices primitifs. Ce livre, destiné à tous les publics, présente les principaux résultats de la recherche archéologique et propose une relecture fondamentale des premiers siècles de l'histoire de la ville d'Ajaccio.



ORMA



ISBN 978-2-9549323-0-9

12 €